



académie salésienne

Les Rendez-vous de l'Académie salésienne

n° 12

***L'ÉTONNANTE HISTOIRE
DU CHÂTEAU DES AVENIÈRES
À CRUSEILLES***

par Christian Regat,

Président d'honneur de l'Académie salésienne

Conférence du 22 octobre 2012 : Une demeure initiatique

Conférence du 29 octobre 2012 : D'Assan Dina à Pascal Häusermann, les rêves de deux visionnaires

2012

L'ÉTONNANTE HISTOIRE DU CHÂTEAU DES AVENIÈRES À CRUSEILLES

par Christian Regat,
président d'honneur de l'Académie salésienne
Rendez-vous de l'Académie salésienne des 22 et 29 octobre 2012

À Cruseilles, très à l'écart du bourg, un château est perché sur le versant méridional du Salève, isolé dans une clairière. Celle-ci offre un point de vue incomparable. Il permet de contempler, d'un seul regard, tout l'avant-pays savoyard, le lac d'Annecy, les Préalpes depuis la Chartreuse jusqu'aux Aravis, et même, à l'arrière-plan, les Alpes depuis Belledonne jusqu'au Mont-Blanc. C'est le château des Avenièrès, aménagé au début du XX^e siècle par deux êtres hors du commun : l'Américaine Mary Shillito et le Mauricien Assan Dina.

Une fortune bâtie aux États-Unis

John Shillito, dont le patronyme est un nom anglais originaire du village de Featherstone, dans l'ouest du Yorkshire, était le fils d'Edward Shillito (1765-1838) et de Sarah Scott (1780-1860). Il naquit le 12 novembre 1809 à Greensburg, en Pennsylvanie, et n'avait que 9 ans lorsqu'il vint travailler à Cincinnati, dans l'Ohio. Là, pendant 13 ans, il s'initia au commerce chez Blatchleget Simpson, le plus gros négociant de la ville. À l'âge de 22 ans il était en mesure de se mettre à son compte et ouvrit un magasin de nouveautés en association avec Robert Burnet et James Pullen. En 1833, il transféra son négoce dans la 4^e rue de Cincinnati, puis en 1837, avec le concours de quatre partenaires, il créa la société John Shillito & Company dont il devint l'unique propriétaire en 1857, secondé par ses fils. L'affaire se développa tellement qu'il entreprit la construction d'un grand magasin de huit étages où l'activité commerciale put se déployer à partir de 1878. Cette structure, à l'époque la plus importante de ce genre sur le continent américain, fut le modèle de tous les grands magasins qui se construisirent par la suite aux États-Unis et dans le monde. Elle avait été conçue par un maître d'œuvre d'origine écossaise, James William McLaughlin (1834-1923), architecte renommé de Cincinnati.

John Shillito appartenait à l'Église presbytérienne, la branche écossaise du calvinisme. En 1836 il avait épousé Mary Wallace, née en 1817 à Louisville dans le Kentucky. C'était la fille du colonel Robert Wallace, d'une famille noble originaire d'Écosse. Les Wallace avaient un blason de gueules au lion d'argent et pour badge un cygne au naturel hissant d'une couronne d'or. John Shillito habitait à Wallace Woods, quartier résidentiel de Cincinnati où les villas étaient disséminées parmi les arbres. Robert Wallace avait été l'un des

premiers à y construire la maison de ses rêves. Cinq enfants naquirent au foyer de John et de Mary Shillito : Gordon, Wallace, John, Mary et Stewart.

Quand John Shillito mourut, le 10 septembre 1879, Gordon, qui avait 33 ans, reçut sa part de l'immense fortune que son père avait rassemblée. Gordon, né le 27 juin 1846, avait pour épouse Jane Gaff, née le 18 juin 1850 à Aurora, petite bourgade de l'Indiana. C'était la fille de Thomas Gaff, un riche homme d'affaires d'origine écossaise. Né à Édimbourg le 8 juillet 1808, Thomas n'avait que 3 ans lorsque ses parents, James Gaff et Margaret Wilson, vinrent s'établir aux États-Unis pour fabriquer du papier à Springfield, dans le New-Jersey. Thomas s'initia au métier de papetier auprès de son père, puis apprit la distillation des alcools à Brooklyn, auprès de son oncle maternel. Suite à quoi, en partenariat avec ses frères James et John, il ouvrit une distillerie à Philadelphie. L'affaire se développa rapidement. En 1843, les frères Gaff la transférèrent à Aurora où ils créèrent aussi une brasserie. Leur bière eut un tel succès qu'elle s'exportait même en Allemagne ! Thomas, John et James investirent leurs bénéfices dans des exploitations agricoles, des plantations en Louisiane, une minoterie à Columbus où ils fabriquaient la *Céréaline*, des mines d'argent au Nevada, des usines de fonderie, des usines de mécanique, et même une affaire de bijouterie à Cincinnati. Ils constituèrent une flotte de bateaux à vapeur sur l'Ohio et sur le Mississippi, fondèrent la Compagnie du Gaz d'Aurora et, en 1856, la First National Bank de la ville dont Thomas fut le président. James Gaff était maire d'Aurora. Thomas, qui siégeait aussi au conseil municipal, fit bâtir les écoles. Lui-même, en 1855, avait emménagé à Hillforest, la villa qu'il avait fait construire sur une hauteur dominant la rive de l'Ohio. L'architecte, Isaiah Rogers, avait dessiné cette demeure dans le goût de la Renaissance italienne mais l'avait dotée de galeries évoquant les ponts des bateaux que la compagnie Gaff faisait naviguer sur les fleuves américains.

Jane Gaff était donc une riche héritière lorsqu'elle épousa Gordon Shillito. Ils établirent leur foyer dans la banlieue résidentielle de Cincinnati. Leur premier enfant fut une fille nommée Violet, née le 6 avril 1877. Une deuxième fille, Mary, vint au monde le 23 juillet 1878. Le 26 juin 1880 naquit un garçon mais, dès le 5 mars 1881, une bronchite l'emporta à l'âge de huit mois. Un autre garçon, prénommé Gordon comme son père, vint atténuer le chagrin de ce décès en septembre 1881.

Des Américaines à Paris

En 1883, désireux de vivre au cœur de cette vie parisienne qui fascine tant la haute société américaine, les Shillito viennent s'installer à Paris, 23 avenue du Bois de Boulogne, la future avenue Foch, l'une des artères les plus huppées de la capitale. Ils habitent dans un immeuble de sept étages construit en 1880. Peu après leur arrivée, le petit Gordon, âgé d'à peine plus de deux

ans, meurt en janvier 1884. Quant à Violet et Mary, elles deviennent les compagnes de jeu de Natalie Clifford Barney, une jeune Américaine née en 1876. Toutes les trois apprennent le français en lisant les romans de la comtesse de Ségur, car Natalie, dont la famille est également très riche, a une gouvernante française. Son père, Albert Clifford Barney, resté aux États-Unis, est un industriel qui a fait fortune en construisant des voitures de voyageurs pour les chemins de fer, à Dayton dans l'Ohio. Sa mère, Alice, est la fille d'un juif allemand, Samuel Naphtali Pike, devenu millionnaire en distillant du whisky. Il a été le mécène de la vie culturelle à Cincinnati où il a financé la construction d'un opéra, avant d'en offrir un autre à la ville de New-York, à l'angle de la 23^e rue et de la 8^e avenue, en 1866, 17 ans avant la construction du *Met*. Alice est une artiste. Elle chante, elle joue du piano, et surtout elle peint avec beaucoup de talent. À Paris elle deviendra l'élève de Carolus-Duran, puis de Whistler, tout en cherchant à faire de Washington une capitale des arts.

Les deux filles Shillito grandissent et reçoivent une éducation de qualité au pensionnat des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny à Fontainebleau, en attendant le jour où elles iront poursuivre leurs études à la Sorbonne. Passionnée de philosophie, de poésie et de musique, Violet apprend toute seule le grec ancien et l'italien pour pouvoir lire Platon dans le texte et la *Divine Comédie* de Dante. À 16 ans, elle tombe amoureuse de sa voisine, Pauline Tarn, une jeune poétesse de son âge, dont la famille habite aussi au 23 avenue du Bois de Boulogne. Pauline est venue au monde à Londres en 1877. C'est la fille d'un rentier anglais, John Tarn, né en 1846, et d'une Américaine de Honolulu, Mary Gillet Bennet, née en 1856 dans une famille originaire du Michigan. Les deux filles vivent une relation intense et méprisent les hommes qu'elles appellent les cochons. Un jour viendra où Pauline publiera un recueil de poèmes célébrant l'amour entre les femmes. Dans la poésie française, Pauline Tarn, sous le pseudonyme de Renée Vivien, est la première femme qui ait chanté ses relations amoureuses avec d'autres femmes.

Tout comme Violet et Pauline, Natalie Clifford Barney, qui sera bientôt surnommée l'Amazone par le tout Paris, aime les femmes elle aussi. Et, comme Pauline, elle exprime par la poésie ses passions amoureuses. En 1900, alors âgée de 24 ans, elle publie *Quelques portraits-sonnets de femmes*, un recueil de poèmes chantant ses amours, notamment avec Liane de Pougy. Celle-ci, l'année suivante, fera de leur liaison le sujet d'un roman intitulé *Idylle saphique*. Bien d'autres femmes entretiendront des relations amoureuses avec Natalie : Romaine Brooks, Emma Calvé, Colette, la duchesse de Clermont-Tonnerre... Le recueil porte en frontispice le portrait de Natalie par Carolus-Duran et c'est la propre mère de la jeune poétesse qui a dessiné les quatre portraits de femmes illustrant le livre. Aux États-Unis, Albert Clifford Barney est profondément choqué en découvrant dans la presse américaine que sa fille vient de publier à Paris un recueil de poésies saphiques, illustré qui plus est par son épouse ! Furieux, il se précipite en France et achète tous les exemplaires

encore en vente pour les envoyer au pilon. Alice et Natalie ayant refusé de rentrer avec lui en Amérique, il repart seul, sombre dans la boisson et meurt en 1902, suite à un accident vasculaire cérébral.

Naturellement Pauline Tarn a lu les sonnets de Natalie Clifford Barney. Elle est fascinée. Brûlant de rencontrer l'auteur de ces vers, elle demande à Violet et à Mary Shillito de la mettre en relation avec Natalie. Dès les premières rencontres, lors d'une matinée au Théâtre-Français, puis au bois de Boulogne, Pauline (Renée Vivien) et Natalie (l'Amazone) s'enflamment d'une violente passion mutuelle. Pauline écoute avec ravissement Natalie lui murmurer : *Mon âme enfin repose...* ou bien *Je dormirai ce soir, de la mort la plus belle...* Quant à Violet Shillito, trahie et abandonnée par Pauline, elle quitte Paris pour la Côte d'Azur où elle se réfugie dans le mysticisme, après s'être convertie à la foi catholique sous l'influence d'une autre amie nommée Marcelle Senard.

Le séjour de Violet Shillito sur la Côte-d'Azur sera très bref. Le 8 avril 1901, elle y meurt de la typhoïde, à l'hôpital anglais de Cannes, deux jours seulement après avoir fêté ses 24 ans. Sans considération pour sa récente conversion au catholicisme, ses obsèques sont célébrées à la cathédrale américaine de Paris selon le rite protestant. Elle est enterrée au cimetière de Saint-Germain-en-Laye où l'on peut toujours voir son tombeau. Mais il est vide, car en 1904, au décès de Jane Gaff, Gordon Shillito fera transférer les corps de son épouse et de sa fille à Cincinnati, au cimetière de Spring Grove. Violet et sa mère Jane y reposent sous la pelouse, au pied du monument marquant la tombe familiale des Shillito. Mary, qui est très laide, (elle est affligée de grandes dents jaunes et d'un triple menton agrémenté d'une verrue sur le côté droit) a toujours vécu dans l'admiration de sa sœur aînée. Le décès de Violet l'affecte très profondément. Un même chagrin la rapproche de Marcelle Senard qui, à partir de 1904, va partager sa vie.

Marcelle Senard, l'amie de Violet puis de Mary Shillito

Née en 1879, Marcelle est donc légèrement plus jeune que Violet et Mary. Comme celles-ci, elle a reçu une éducation exceptionnelle pour une fille de cette époque : en 1898, c'est à la Sorbonne qu'elles se sont rencontrées. Marcelle appartient, elle aussi, à un milieu aisé, bien que la fortune des Senard ne soit comparable ni à celle des Shillito ni à celle des Gaff. Son père, le comte Jules Senard, est négociant en vins à Beaune et exploite le domaine viticole qu'il a créé à Aloxe-Corton. Sa mère, née Mathilde Borderel, a financé la construction de la nouvelle église d'Aloxe, suite à un grave accident de cheval auquel Jules a miraculeusement survécu. C'est, en effet, une famille très catholique et Jules Senard a été anobli par le pape Léon XIII en 1891, d'où son titre de comte romain. Jules, né en 1849, et Mathilde, née en 1855, se sont mariés en 1878. Deux enfants sont nés de cette union, Marcelle en 1879 et

Daniel en 1882. Les Senard résident au château de Cussigny, à côté de Corgoloin. Cette demeure, dont les origines remontent au Moyen Âge, a été totalement reconstruite au XVIII^e siècle et environnée alors d'un très beau parc. La toiture porte la date de 1771, époque où le château appartenait au receveur général des Domaines Claude Poullotier de Périgny qui le vendit, en 1788, à Bénigne-Antoine Carrelet de Loisy, conseiller au Parlement de Dijon. Au XIX^e siècle, les descendants de celui-ci dotèrent Cussigny de l'éclairage au gaz : la nuit venue, dans la cour, des lanternes au gaz illuminaient la façade du château, ce qui ne manqua pas de faire sensation dans la région. Jules Senard acheta ce domaine en 1888, en même temps que celui de Moux dont le château datait du XV^e siècle. Cette maison forte, flanquée d'une tour d'escalier et accompagnée d'un colombier, avait été édifiée par les seigneurs de Salins. Cussigny et Moux, contrairement à Aloxe-Corton, n'étaient pas situés dans le vignoble de la côte mais dans la plaine de la Saône, entre les bois de Bornotte et la forêt de Cîteaux. Jules Senard entreprit donc d'y développer diverses cultures et un élevage de charolais.

Depuis 1623, date de l'acquisition de Moux par Claude de Saint-Belin qui possédait aussi Cussigny, la destinée de ces deux châteaux avait toujours été commune. Elle le resta jusqu'en 1958, quand Cussigny fut vendu à François de Vilmorin, alors que les Senard conservaient la propriété de Moux. Aujourd'hui, Cussigny appartient aux trois enfants de François de Vilmorin, tandis que Moux, superbement restauré, propose un gîte et des chambres d'hôte gérés par Irène Lenoir, arrière-petite-nièce de Marcelle Senard. La production d'aloxe-corton, toujours de règle dans la famille, est assurée par le comte Philippe Senard, petit-neveu de Marcelle. Quant à la *Grande Maison*, la demeure ancestrale au cœur du village d'Aloxe-Corton, elle est à Mme Claire Senard-Charlier.

Le restaurateur savoyard Jean Borgel, de Paris aux Avenièrès

Jules Senard a été, pendant des années, le fournisseur en vins d'un grand restaurant parisien fondé par Jean Borgel, un de ces nombreux Savoyards émigrés dans la capitale. Jean Borgel est issu d'une famille établie à Présilly pendant le XVI^e siècle. Plusieurs sont devenus notaires. Au XVIII^e siècle, Laurent Borgel était châtelain de la chartreuse de Pomier où son frère Pierre était religieux. Jean Borgel est un neveu de la Mère Rosalie Borgel qui fut supérieure générale de la Présentation de Marie, congrégation qu'elle a implantée au Canada. À Paris, Jean a épousé Berthe Excoffier, native de Senlis mais dont le patronyme trahit l'origine savoyarde. N'ayant pas eu d'enfants, à l'âge de la retraite Jean Borgel vend son restaurant parisien et achète, sur le versant méridional du Salève, une vaste propriété ayant appartenu à la chartreuse de Pomier. Sous la Révolution elle était tombée aux mains du notaire de Frangy, Claude-François Bastian, le plus gros contribuable du

département du Mont-Blanc par ses innombrables acquisitions de biens nationaux. Jadis, les chartreux y cultivaient de l'avoine, d'où le nom de ce domaine : les Avenières. La propriété comprend aussi la Chenaz, lieu-dit jouxtant les Avenières au-dessus de Saint-Blaise. C'est à la Chenaz que Jean vient habiter avec Berthe son épouse. Aux Avenières il ne cultive pas d'avoine mais se contente d'exploiter le foin qu'il fait couper par les paysans des environs. Le foin est gardé sur place, puis, l'hiver venu, il est vendu à Genève pour nourrir les chevaux des fiacres de la ville. Selon un rituel devenu immuable, les hommes embauchés pour transporter le fourrage montent la veille aux Avenières afin de charger les charrettes. Le lendemain matin, de bonne heure, c'est à chaque fois un convoi de trois voitures qui descend le foin jusqu'à un dépôt situé à Carouge, attelées probablement du Mousse, de Negro et de Belle, les trois chevaux de M. André Mégevand du Châble.

En 1896, du 1^{er} mai au 15 octobre, la plaine de Plainpalais à Genève accueille la deuxième Exposition nationale suisse. À cette occasion, Jean Borgel, qui est resté en relation avec le comte Senard, a l'idée de proposer ce qu'on appellerait aujourd'hui une foire aux vins. Mais à l'époque on parle d'exposition de vins. Peut-être même y est-il incité par Jules Senard lui-même. Toujours est-il qu'il fait venir de Bourgogne une grande quantité de vins fins. Malheureusement pour lui, cette initiative ne rencontre pas l'écho espéré. Le mauvais temps règne tout l'été et l'Exposition nationale va se solder par un déficit de 740 000 francs suisses. De plus, la vente de vins de Bourgogne ne correspondait guère à l'objectif de cette manifestation qui était de présenter un tableau d'ensemble de la capacité productive helvétique. Jean Borgel se retrouve dans une situation financière délicate qui va le conduire, quelques années plus tard, à envisager de vendre les Avenières. Or Marcelle Senard et Mary Shillito qui habitent dans le 16^e arrondissement de Paris, au 31 rue de la Pérouse, souhaitent s'éloigner de la capitale. C'est vraisemblablement parce que le comte Senard connaît les intentions de Jean Borgel que Marcelle et Mary viennent à Genève, au cours de l'été 1905, et de là vont visiter la propriété qui doit être mise en vente.

Mary Shillito achète les Avenières

Quand elles découvrent les Avenières, les deux jeunes femmes sont subjuguées par ce site exceptionnel. Mary décide sur le champ d'acquiescer la propriété. Pour Gordon Shillito, Mary est le seul être cher qui lui reste : il a perdu ses deux garçons au berceau, puis sa fille Violet en 1901, et son épouse, Jane Gaff, vient de décéder le 24 février 1904. Aussi ne fait-il aucune difficulté à souscrire au désir de Mary. Il entre donc en pourparlers avec le vendeur par l'intermédiaire de maître Cherbulliez, notaire à Genève. La promesse de vente est signée à Genève le 20 décembre 1905. Gordon Shillito se met aussi en relation avec le maire de Cruseilles, Jean Pinget, pour demander que la

commune accepte une déviation de la route de Saint-Blaise : il entend ainsi éviter le passage sur sa future propriété et annuler toute servitude. Il s'engage à payer l'intégralité des travaux, laissant à la mairie le soin de les réaliser. Le 28 décembre 1905, le conseil municipal accepte le principe de cette nouvelle route qui sera plus commode, même si elle va rallonger le trajet de 125 mètres. Par ailleurs, le maire et son conseil se réjouissent déjà de l'impact favorable que ne manquera pas d'avoir sur l'économie locale l'implantation aux Avenières de cette famille de millionnaires américains.

Or, Gordon Shillito, président de la John Shillito Company, est à la veille d'entreprendre un voyage aux États-Unis où l'appelle la gestion de sa société. Avant son départ, pour réaliser l'acquisition des Avenières et de la Chenaz, il laisse les pleins pouvoirs à « sa demoiselle », comme disent les gens de Cruseilles. C'est ainsi que Mary achète elle-même le domaine, en mars 1906 : 84 hectares qu'elle paie 100 000 francs. Quant aux Borgel, ils conservent leur habitation mais au décès de Jean, Berthe quittera la maison de la Chenaz pour se retirer à Compesières.

À Cincinnati, Gordon Shillito, qui réside chez son frère Stewart, décède brusquement le 3 novembre 1906. Mary, son unique héritière, se retrouve à la tête d'une fortune considérable. Elle a 28 ans. Elle est désormais seule au monde. Il ne lui reste plus que l'affection de Marcelle.

Un château pour deux femmes

Aux Avenières, en bonne Américaine fascinée par l'histoire et le patrimoine du vieux continent, Mary veut un château, d'autant que la famille de Marcelle possède ceux de Cussigny et de Moux, sans compter la *Grande Maison* d'Aloxe-Corton. Les travaux vont durer de 1907 à 1913 suivant les plans d'un architecte originaire de Bourgogne nommé Louis Guinot. Il est né en 1849 à Châtillon-sur-Seine et s'est établi à Paris, rue de Bassano, dans le 16^e arrondissement, à deux pas de la rue de la Pérouse où résident Mary Shillito et Marcelle Senard. Dans les années 1880-1890, il a construit dans la capitale plusieurs hôtels particuliers, comme l'hôtel de Durfort, avenue Montaigne, édifié en collaboration avec Ernest Trilhe. En 1891 il a bâti l'immeuble situé à l'angle de la rue de Naples et du boulevard Malesherbes. En 1892, il a transformé les façades du 31 de la rue Cambon, propriété du comte Lajuinais. Il se pourrait qu'il soit aussi le créateur de la tour et de la terrasse que Marcelle a fait ajouter à Cussigny, deux adjonctions dont le pittoresque ne parvient pas à faire oublier combien elles s'accordent mal avec le style du château. La maçonnerie, qui laisse les pierres apparentes, est semblable à celle mise en œuvre aux Avenières. Les matériaux eux-mêmes sont identiques, car le château des Avenières est construit, comme la tour de Cussigny, en pierre de Comblanchien, célèbre carrière de Bourgogne, proche de la résidence des Senard. C'est là qu'on extrait un calcaire de grande qualité, renommé pour être

le plus compact et le plus homogène de la Côte-d'Or. Les pierres sont acheminées en Savoie par le train, jusqu'à Saint-Julien où Mary fait équiper la gare de manière à faciliter leur déchargement. Des attelages leur font ensuite gravir le mont Sion et elles sont finalement hissées jusqu'aux Avenières par les chemins muletiers qui en constituent alors le seul accès.

Assez rapidement, Louis Guinot tombe malade. Afin de le seconder, il est fait appel à un autre architecte parisien nommé Paul Morel. Celui-ci vient tout juste de restructurer le château d'Osny, dans le val d'Oise, pour le banquier Frédéric de Reiset dont l'épouse, Josie Downing, est la fille d'un banquier de New-York. C'est peut-être par l'entremise de cette compatriote que Mary a connu Paul Morel. Quant à Guinot, qui n'intervenait plus guère sur le chantier, il mourra le 23 mai 1913. C'est donc Morel seul qui achève les travaux, après en avoir assumé la plus grande part de responsabilité.

Le château que ces deux architectes édifient aux Avenières est constitué d'un imposant corps de logis qui s'élève sur trois niveaux, exposant au midi sa façade principale précédée d'une large terrasse. Cette façade est encadrée par deux avancées polygonales évoquant des tours. Entre ces deux avancées, un balcon parcourt le premier étage sur toute sa largeur. Au deuxième étage, le bâtiment est également animé par un balcon mais celui-ci se poursuit en loggias sur les deux avancées aux allures de tours et se prolonge par des colombages sur les façades latérales de la demeure. Des colombages et un balcon d'angle décorent aussi le haut de la grande tour carrée, construite en briques, qui se dresse sur la façade orientale, celle où s'ouvre l'entrée du château sous un auvent de bois portant une petite terrasse. Sur cette tour, une fausse fenêtre est garnie d'une plaque gravée de l'inscription suivante : « MCMVII – XIII, commencé par L. Guinot et Paul M. A. Morel. Continué et terminé par Paul M. A. Morel architecte ». On entre dans un élégant petit vestibule aux angles adoucis en arrondis et sur lequel s'ouvre latéralement la porte à fronton triangulaire de la chapelle. Ce vestibule donne accès à un grand hall à partir duquel s'élève un escalier monumental, ennobli par une splendide ferronnerie du XVIII^e siècle. La chapelle donne sur la façade nord. Ses voûtes reposent sur des culots sculptés de style gothique flamboyant, datant du XV^e siècle. L'angle sud-ouest du corps de logis est agrémenté à son sommet par un petit oriel en colombage, posé de biais, d'où Mary pourra observer les étoiles.

Au bas des meubles de la bibliothèque, elle fait sculpter discrètement le lion des armes de sa grand-mère Wallace. Il y voisine avec le cygne qui était le badge de cette grand-mère dont elle porte le prénom. Ce cygne, Mary en fait un motif décoratif omniprésent, aussi bien sur les carrelages au sol que sur les murs de la salle à manger, sur la plaque de la cheminée ou sur l'édicule en ferronnerie qui abrite la cloche suspendue à la façade ouest du château. Sur les murs et sur le plafond de la salle à manger, ce cygne est accompagné des initiales MS, et sur les sols de la lettre M, pour que nul n'ignore qui est la propriétaire des Avenières. Partout aussi des phylactères portent sa devise :

sperandum est (il convient d'espérer). Le cygne de Mary Shillito a la particularité de tenir un fer à cheval dans le bec, ce qui est probablement une altération de la figure héraldique initiale. En effet, certains Wallace avaient pour badge un cygne et d'autres une autruche. Or l'autruche, en héraldique, est représentée comme n'importe quel oiseau, l'unique caractéristique permettant de l'identifier étant précisément le fer à cheval qu'elle tient dans son bec. Mary Shillito crée donc une nouvelle figure héraldique dans cette synthèse du cygne et de l'autruche. Désormais elle se fera appeler Mary Wallace Shillito.

Marcelle Senard prend une part importante dans l'ameublement du château. Mary la fait passer pour sa secrétaire mais la présence et le rôle de Marcelle aux Avenières ne manquent pas d'intriguer la population locale. Marcelle conseille, Marcelle choisit et Mary signe les chèques. Pour la salle à manger, d'authentiques boiseries de style gothique flamboyant sont achetées et sont complétées par des menuiseries néo-gothiques. Est acquise également une superbe cheminée de même époque, décorée d'une riche composition héraldique avec heaume, lambrequins, cimier, tenants et devise. L'écu est fascé d'azur et d'or de huit pièces, au chef de gueules chargé de trois annelets d'or. D'autres éléments, comme les sculptures dans les moulures des deux portes encadrant la cheminée et sur les consoles polychromes qui les surmontent, achèvent de donner sa touche médiévale à cette salle à manger. Son seul pan de mur qui ne soit pas occupé par les fenêtres ou par la cheminée est tendu de précieuses tapisseries du début du XVI^e siècle, l'une représentant la Crucifixion, l'autre la Résurrection sous la forme de l'*Anastasis*, la Descente aux Enfers chère aux Églises d'Orient. La bibliothèque possède une cheminée de style Renaissance, ornée sur son linteau de deux profils de médaille et sur son manteau de huit caissons garnis de putti ou de monstres. Ces caissons sont groupés par quatre de part et d'autre d'un blason d'azur à deux léopards d'or l'un sur l'autre, accompagnés en chef d'une fleur de lys du même. Entre la salle à manger et la bibliothèque, le grand salon, est réchauffé par de belles boiseries en chêne de style Régence et ses dessus-de-portes sont garnis de bas-reliefs animés par des enfants dont les activités évoquent les quatre saisons. Sur son plus grand mur et entre ses fenêtres une série de quatre tapisseries de Beauvais du XVIII^e siècle est consacrée à Diane, déesse de la chasse. Dans le salon de musique, des instruments décorent les boiseries. Dans toutes les pièces les rideaux sont au point de Venise ou au point de Bruges. Les tentures de velours rouge portent des motifs dorés en relief et les cantonnières sont en tapisserie. Les meubles précieux sont pour la plupart de style Louis XV.

Des statues peuplent la maison. Le grand hall du rez-de-chaussée est placé sous la garde d'une reproduction du Tondo Pitti, admirable Vierge à l'Enfant de Michel-Ange conservée au musée du Bargello à Florence. Cette Vierge à l'Enfant et les sujets religieux des tapisseries de la salle à manger ne laissent aucun doute sur l'influence catholique exercée par Marcelle sur Mary, en écho à celle que naguère elle a exercée sur Violet. La chapelle en apporte la confirmation avec les trois lettres IHS, *Iesus Hominum Salvator* (Jésus Sauveur

des Hommes), qui se répètent sur le carrelage et qui figurent, surmontées de la croix, dans le décor néo-gothique de l'autel. Posé sur celui-ci, un magnifique retable en bois polychrome, daté de 1478, comporte en son centre une statuette de la Vierge en albâtre. Dans cette chapelle, la lumière est transfigurée par un vitrail du XV^e siècle. Au tympan de la porte deux anges tiennent un écu d'azur chargé d'un M d'or et surmonté de la devise *sperandum est*, précédée de trois étoiles. Il est tentant d'y voir une ambiguïté volontaire pour évoquer à la fois la Vierge Marie et Mary Wallace Shillito qui s'est convertie au catholicisme, partageant désormais la même foi que Marcelle Senard. À ce blason fait écho aujourd'hui, dans le vitrail qui lui fait face et qui a remplacé celui du XV^e siècle, un autre M placé dans un médaillon rouge.

Naturellement Mary Wallace Shillito ne manque pas de faire installer le téléphone dont le numéro sera le 1 à Cruseilles, puisque ce sera le premier appareil mis en service dans la commune. Le deuxième sera celui du docteur Henri Bouchet.

Une passion pour l'ésotérisme

D'un tempérament mystique, ces deux femmes sont portées vers l'ésotérisme. En 1914, Marcelle Senard publiera une étude sur la philosophie d'Edward Carpenter et la traduction de l'une de ses œuvres, intitulée *Vers l'affranchissement*, à la Librairie de l'Art indépendant que dirige, à la Chaussée-d'Antin, l'écrivain et musicien Edmond Bailly, personnalité de premier plan du symbolisme, de l'ésotérisme et de la théosophie, assisté de Gaston Revel, autre membre influent de la Société théosophique. Celle-ci a été fondée en 1875 à New-York par la Russe Helena Blavatsky pour former le noyau d'une fraternité universelle de l'humanité, sans aucune distinction de race, de couleur ou de croyance, pour encourager l'étude comparée des religions, des sciences et des philosophies, et pour faire l'investigation des pouvoirs psychiques et spirituels latents dans l'homme. Beaucoup plus tard, en 1948, Marcelle Senard fera paraître à Lausanne et à Paris un ouvrage au titre révélateur : *Le Zodiaque clef de l'ontologie appliqué à la psychologie*, un livre encore très prisé des astrologues aujourd'hui. C'est probablement en fréquentant ce milieu qu'elle rencontre un passionné d'ésotérisme nommé Assan Farid Dina, certainement client assidu de la Librairie de l'Art indépendant, car cette maison d'édition a publié, en 1894, une étude de Laurent sur *La magie et la divination chez les Chaldéo-Assyriens*. Or Assan Dina se passionne pour l'assyriologie.

De plus, par l'intermédiaire de Pauline Tarn (Renée Vivien), Mary et Marcelle sont entrées en relation avec un ami d'Assan Dina, Salomon Reinach, issu d'une famille de banquiers juifs allemands originaires de Francfort. C'est le vice-président de l'Alliance juive universelle. Grand érudit, archéologue, il est directeur, depuis 1902, du musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye. Il est aussi membre de l'Académie des inscriptions et belles

lettres. Passionné par les récits mythologiques, il a publié *Cultes, mythes et religions* en 1905, un livre auquel Freud fait de nombreuses références dans *Totem et Tabou* qui paraît en 1913. Entre temps, en 1909, Salomon Reinach a publié *Orpheus, histoire générale des religions*. Parmi les personnalités du monde des arts qu'il fréquente, outre Renée Vivien, figure une américaine installée à Paris depuis 1893, Romaine Brooks, peintre de talent, qui deviendra en 1915 le grand amour de l'Amazone, Natalie Clifford Barney, l'amie d'enfance de Mary. Naturellement, Romaine Brooks est aussi une amie de Marcelle Senard et de Mary Shillito.

Le frère de Salomon, Théodore Reinach, est un génie omniscient. Avocat, archéologue, mathématicien, juriste, philologue, épigraphiste, historien, numismate, musicologue, il est membre lui aussi de l'Académie des inscriptions et belles lettres. C'est un ami de Gabriel Fauré. Pour pouvoir se présenter à la députation en Savoie, il a acquis en 1901 le château des Costa de Beauregard à La Motte-Servolex et l'a fait somptueusement reconstruire. Il milite ardemment pour la cause républicaine, dirige *Le Démocrate savoisien*, journal dont il est le fondateur, et siège à l'Assemblée nationale comme député de la Savoie pour la circonscription de Chambéry. Son épouse, Charlotte Hirsch-Kann, est la cousine du milliardaire russe Maurice Ephrussi, banquier originaire d'Odessa. Les deux familles se côtoient à Beaulieu-sur-Mer : à l'époque où Mary Wallace Shillito et Marcelle Senard construisent le château des Avenièrès, la femme de Maurice Ephrussi, Béatrice de Rothschild, fait édifier sur le cap Ferrat la fabuleuse villa Ephrussi de Rothschild, non loin de laquelle, jouxtant la propriété de Gustave Eiffel, Théodore Reinach fait bâtir la villa Kérylos, spectaculaire reconstitution d'un palais de la Grèce antique.

Un troisième frère, Joseph Reinach, avocat et journaliste, siège à la Chambre comme député des Basses-Alpes. C'est l'ancien directeur de *La République française*, le journal de Gambetta, le célèbre homme politique dont il fut aussi le chef de cabinet. Joseph Reinach a été un opposant particulièrement virulent au général Boulanger. Il s'est aussi distingué comme ardent défenseur de Dreyfus, œuvrant efficacement pour obtenir la révision de son procès. Il est en outre l'un des fondateurs de la Ligue des droits de l'homme. Leurs contemporains appellent les trois frères Reinach « JST », initiales de Joseph, Salomon et Théodore mais aussi de « Je Sais Tout ».

Il semble que ce soit en compagnie de Salomon Reinach qu'Assan Farid Dina soit venu pour la première fois aux Avenièrès, après avoir déjà rencontré Mary Shillito à Genève à l'occasion d'une conférence sur la théosophie et Marcelle Senard à Paris à la Librairie de l'Art indépendant.

Assan Farid Dina, descendant du maharaja de Lahore

Ce citoyen britannique, petit de taille, corpulent, le teint jaune, le poil noir et l'œil plus noir encore, est né à Pamplémousse dans l'île Maurice,

possession de l'Angleterre depuis 1810. Il est le fils de Nouredine Ali Dina, dit le Tigre, ingénieur du gouvernement des Indes, et de Mariquitta de Germonville. Celle-ci est une Française, née en 1847 de l'union de Charles-Henri Poisson, comte de Germonville, chanteur lyrique et fils d'un garde du corps de Louis XVI, avec Constance-Charlotte Bosselet, cantatrice et fille d'un artiste dramatique. Quant à l'ingénieur Nouredine Ali Dina, le Tigre, il est né en 1840 de Farid Dina et de Moglani Gassy Sobdar.

Cette dernière appartient à la plus importante famille musulmane de l'île Maurice. Ce sont les Sobdar qui ont fait construire, en 1805, la première mosquée de l'île, la mosquée du Camp des Lascards, aujourd'hui mosquée Al Aqsa à Plaine Verte. À cette époque Maurice était encore une colonie française, si bien que cette mosquée est le premier lieu de culte musulman qui ait jamais été construit en territoire français. Elle a été créée en faveur des Lascards, population musulmane originaire de Pondichéry, de Karikal et du Bengale. Les Lascards étaient arrivés à l'île Maurice comme matelots. Ils y devinrent constructeurs de bateaux. Ayant été détruite par un ouragan, la mosquée fut reconstruite, en 1848, par l'imam Bacosse Sobdar et, jusqu'à notre époque, ce sont toujours des membres de la famille Sobdar qui se sont succédé à sa présidence : son mutawali est actuellement Bhai Assenje Sobdar, lointain cousin d'Assan Dina.

Quant aux Dina, ils sont musulmans eux aussi, bien que descendant des maharajas sikhs de Lahore. Farid Dina est né des amours du maharaja Kharak Singh pour une belle danseuse musulmane nommée Moran. Kharak Singh a eu un règne des plus brefs, du 27 juin au 8 octobre 1839, date à laquelle il a été destitué avant d'être empoisonné le 5 novembre 1840. C'était un grand consommateur de vin, d'opium et de femmes, en contradiction flagrante avec les principes de la religion sikh, guère mieux respectés par son père, le célèbre Ranjit Singh.

Kharak Singh, en effet, était fils du premier maharaja de Lahore, le fondateur de l'empire sikh, le fameux Ranjit Singh, resté dans l'histoire comme le Seigneur des Cinq Rivières, le Lion du Pendjab. Né en 1780, Ranjit Singh appartenait à l'une des dynasties qui régnaient sur le Pendjab, vaste territoire organisé en une confédération d'États princiers. Il fit sa première campagne militaire à l'âge de 10 ans, perdit son père à 12 ans, se maria à 16 ans et assumait personnellement le pouvoir à partir de ses 18 ans. Il était très laid et avait perdu son œil gauche. Illettré, fourbe, débauché, et superstitieux, il savait se montrer hospitalier, très généreux, et faisait preuve d'une insatiable curiosité. C'était avant tout un meneur d'hommes extraordinaire, à l'égal d'Alexandre le Grand, de César ou de Napoléon dont il était le contemporain et dont il admirait les exploits militaires. Du reste, on l'appelait le Napoléon des Indes. Il parvint à chasser les Afghans, à unifier le Pendjab, à conquérir le Cachemire et à devenir, en 1801, le premier maharaja de Lahore. Il avait tout juste 21 ans ! Ranjit Singh disposait d'une armée d'une grande efficacité dont il avait eu la clairvoyance de confier l'organisation à des militaires français et

italiens comme le général Allard et le général Ventura. Il fut le dernier souverain des Indes à résister victorieusement aux Britanniques. C'est lui qui fit recouvrir d'or le sanctuaire le plus sacré des sikhs, le Harmandir Sahib à Amritsar, connu depuis lors comme le Temple d'Or. C'est lui aussi qui, en 1814, obtint du roi d'Afghanistan le célèbre diamant Koh-i Nor. Quand il mourut en 1839, quatre de ses épouses et sept de ses concubines se jetèrent dans les flammes de son bûcher funéraire. Ce personnage exceptionnel est le trisaïeul de l'homme qui arrive aux Avenièrès en compagnie de Salomon Reinach au début de l'été 1913.

Assan Dina est venu au monde en 1871. Sa naissance a été précédée de celle d'un garçon, Ali, en 1869, et suivie de celle d'une fille, Amina, en 1873. Mais en 1875 Mariquitta de Germonville est morte en couches à Ceylan, âgée seulement de 28 ans. Ali, qui avait 6 ans, Assan, qui en avait 4, et Amina, qui en avait 2, se retrouvèrent donc orphelins. Ils reçurent néanmoins une excellente formation qui leur permit de devenir ingénieurs, y compris Amina, ce qui était un statut extraordinaire pour une femme de cette époque, musulmane de surcroît. Ali fut ingénieur électricien, Assan et Amina ingénieurs dans les chemins de fer comme leur père. Car si Nouredine Dina était venu à Ceylan, c'était pour y construire une voie ferrée. Après ses études, Assan voyagea beaucoup, explorant l'Algérie en compagnie de Lucien Boccard, Madagascar qui n'avait pas encore été colonisé par la France, puis le Transvaal où il arriva à 25 ans, et enfin l'Ouganda où il étudia le lac Nyanza qui recevra plus tard le nom de la reine Victoria. En 1899, il était à Beira, port du Mozambique appelé aujourd'hui Sofala, pour y assister au mariage de sa sœur Amina avec un Suisse de Saint-Gall, Rudolf Heinrich Schneebeli, dit Rudy, ingénieur des chemins de fer lui aussi. Amina et Rudy s'étaient rencontrés dans le cadre de leur activité professionnelle, ayant tous les deux la charge de construire les voies ferrées du Transvaal afin de desservir Johannesburg. Pour Assan Dina, qui apprit à parler couramment le mandarin, le XX^e siècle allait commencer en Chine, auprès de son beau-frère Rudy, pour établir la voie ferrée destinée à relier ce pays à l'Inde. Mais en 1906, au cours de cette mission, Rudolf Schneebeli devait mourir à Lou Fong Tseu, dans le Yunnan. Il avait 40 ans et laissait Amina veuve avec une petite fille de 5 ans prénommée Lina. De retour en Europe, Assan s'installe à Paris avec sa sœur et sa nièce, et devient un familier de la Librairie de l'Art indépendant. En 1912, il y donne des conférences sur les civilisations indienne et chinoise, tout en se passionnant à déchiffrer l'écriture cunéiforme des tablettes assyriennes.

C'est ce personnage hors du commun que Mary Wallace Shillito et Marcelle Senard accueillent aux Avenièrès en ce mois de juin 1913. Une fascination mutuelle, fondée sur leurs préoccupations ésotériques, lie aussitôt Assan et Mary par une sorte de relation mystique d'une intensité peu commune. Au point que le nouveau venu s'installe au château où le deuxième étage est mis à sa disposition.

Assan Farid Dina aux Avenières

En juillet passent aux Avenières Mabel et Edwin Dodge qui se rendent en Italie. Mabel Ganson, née en 1879, fille d'un riche banquier de Buffalo, a épousé à 21 ans Karl Evans, le fils d'un armateur. Mais Karl a été tué dans un accident de chasse et Mabel, restée veuve à 23 ans, s'est remariée avec Edwin Dodge, un architecte de Boston. Avec son nouvel époux elle est aussitôt partie vivre en Toscane, où elle a fait l'acquisition d'une magnifique villa de la Renaissance dans les collines d'Arcetri, tout près de Florence. Dans cette demeure, elle a pris l'habitude d'accueillir des artistes de toutes disciplines. C'est ainsi que l'écrivain Gertrude Stein a séjourné à la villa Curonia où s'est nouée une relation amoureuse entre elle et Mabel. Car Mabel Dodge appartient elle aussi au monde de l'homosexualité féminine et c'est par là qu'elle est liée avec Mary Wallace Shillito et Marcelle Senard. Elle racontera ses aventures féminines dans *Mémoires intimes*, une autobiographie publiée en 1933. En 1912, Mabel et Edwin, de plus en plus étrangers l'un à l'autre, rentrent aux États-Unis, à New-York, où Mabel lance Greenwich Village comme quartier de la Bohème et lieu de toutes les nouvelles expériences de la vie artistique américaine. Dès juin 1913, Mabel et Edwin reviennent en Europe et séjournent à Paris où ils retrouvent Gertrude Stein et se lient avec Picasso. Puis ils prennent la direction de la Toscane pour aller rencontrer le nouveau pensionnaire qu'ils hébergent dans leur villa d'Arcetri, un jeune pianiste de 26 ans nommé Arthur Rubinstein. C'est au cours de ce voyage qu'ils font étape aux Avenières où ils font la connaissance d'Assan Farid Dina. Voici le souvenir qu'en a conservé Mabel Dodge :

Monsieur Dina vivait au second étage du château. Apparemment, Mary lui avait fait obtenir une chaire d'assyriologie à Oxford et l'y avait installé, et depuis, il vivait à l'étage et déchiffrait nuit et jour des tablettes de pierre. Il n'apparaissait qu'aux repas, le regard perdu et absorbé, l'esprit tout occupé d'antiquité, je suppose. Il était très petit mais plutôt fort, avec un visage aux traits lourds. Les yeux noirs écartés, un peu à la Picasso, brillaient d'un violent et sauvage éclat ; tout au fond de ses prunelles, on aurait dit qu'un feu brûlait en permanence. Il avait une grosse tête enfoncée entre les épaules, le visage pâle au ton d'ivoire, marqué de profondes rides. La bouche, avec des lèvres épaisses et pendantes, rappelait quelque monstre marin avec quelque chose d'assyrien pour tout dire. Lorsqu'il parlait, c'était à propos des Anciens et il lui arrivait de faire, à l'occasion, des déclarations sur les races et notre propre race aryenne, qui réfutaient toujours nos anciennes convictions. Mary et Marcelle agissaient avec lui comme s'il eût été sourd, muet et aveugle. Au moins aimait-il faire du tennis avec Edwin les quelques jours que celui-ci passa au château. Il apparaissait en pantalon de flanelle blanche et le visage de gamin toujours pâle. Marcelle m'a dit qu'il était amoureux de Mary. En entendant Marcelle dire cela, Mary se rongea les ongles et se contenta de prendre un air digne.

Un mariage étonnant

Bien vite, Marcelle Senard est de trop. Elle doit se retirer et s'emploie à faire connaître la pensée du socialiste anglais Carpenter, poète et philosophe, qui a soutenu l'anarchiste Kropotkine, participé à la fondation du Parti travailliste et qui milite pour les droits des homosexuels. Elle traduit en français l'un de ses livres, *Vers l'affranchissement*. Le poème *O enfant d'Uranus* y est une véritable glorification de l'homosexualité. De plus elle lui consacre une étude intitulée *Edward Carpenter et sa philosophie*. Elle publie ces deux ouvrages en 1914 à la Librairie de l'Art indépendant. Puis elle part pour le Népal, où elle séjourne longuement dans un monastère de nonnes bouddhistes qui pratiquent le kung fu. Elle y acquiert la réputation de communiquer avec les morts et l'on conserve d'elle d'étranges photos où on la voit environnée par des visages de défunts, des femmes pour la plupart, apparaissant dans une aura. Quand elle vient à Cussigny, elle occupe la tour qu'elle a fait ajouter au château du XVIII^e siècle et qui a servi d'inspiration pour le style à donner à l'architecture des Avenièrès. Mais elle réside habituellement en Suisse où elle publiera son étude sur le Zodiaque. Elle habite tout d'abord un chalet à Bois-de-Romont, perché au-dessus d'Épesses entre Lausanne et Vevey, avec une vue extraordinaire sur le Léman. La neige en rendant l'accès difficile en hiver, elle se fera construire une maison à Blonay, au Poyet. Elle possèdera aussi une propriété près de Gstaad et un immeuble à Lausanne où elle mourra en 1972.

Quant à Mary, elle épouse Assan dès le début de l'année 1914. Elle a 36 ans ; il en a 43. Un mariage des plus discrets, célébré à la mairie du 15^e arrondissement de Paris par l'adjoint au maire Léon-Louis Lamouroux, le 22 janvier 1914 à 17h45, alors qu'il fait déjà nuit. L'identité des témoins de la millionnaire Mary Wallace Shillito ne manque pas de surprendre : un employé, Élie Pascal, 50 ans, domicilié 110 rue de la Convention à Paris, et un mécanicien, Marie Reichert, nom à consonance américaine, 27 ans, domicilié rue Méchin dans l'île Saint-Denis. Assan Dina a pour témoins sa propre sœur, Amina, femme Schneebeli, 40 ans, rentière, domiciliée 150 avenue Émile-Zola à Paris, et Lucien Bocard, 52 ans, industriel, domicilié à Bourguignons près de Bar-sur-Seine dans l'Aube, celui qui avait été son compagnon de voyage lors de son périple en Algérie.

Assan Dina habite, comme sa sœur Amina, au 150 de l'avenue Émile-Zola, dans le 15^e arrondissement. Mais Mary Wallace Shillito fait état de deux adresses, toutes deux dans le 8^e arrondissement : le 4 avenue Hoche, sur le faire-part, et le 45 avenue de Friedland, sur l'acte de mariage. L'avenue Hoche, avenue de la Reine Hortense sous le Second Empire, a son numéro 4 non loin du parc Monceau. C'était, jusqu'en 1910, le siège de la légation de Chine à Paris. Paul Claudel y habitera en 1938 et ce fut aussi l'adresse du ministre des Affaires étrangères Gabriel Hanoteaux, président-fondateur du Comité France-Amérique, membre de l'Académie française. Quant à l'avenue de Friedland, c'est une adresse encore plus prestigieuse. C'est là qu'habitent la

comtesse de Puyfontaine, Edmond Porgès, héritier de la banque Porgès-Ephrussi, le baron Jacques d'Adelswärd-Fersen, héritier des aciéries de Longwy, et le comte Potocki, dont l'hôtel particulier, un véritable palais, est aujourd'hui le siège de la Chambre de commerce et d'industrie de Paris. Établie au 45, Mary Shillito a pour proches voisins, la baronne James de Rothschild au 42 et le baron Robert de Rothschild au 43. Un monde bien différent de celui des témoins qu'elle a choisis pour son mariage.

L'acte de mariage de Mary et d'Assan présente un mystère difficile à expliquer. On y lit que : « Les futurs époux déclarent qu'il n'a pas été fait de contrat de mariage ». Or, dans la marge, un rectificatif est apporté dès le 13 août 1914, suite à un jugement du tribunal civil de la Seine en date du 24 juillet précédent, pour mentionner que les futurs époux « ont déclaré avoir fait un contrat de mariage, reçu par maître Moreau, notaire à Paris, le 19 juin 1913 ». Il s'agit sans doute d'une erreur d'inattention qui a fait écrire 1913 au lieu de 1914, car en juin 1913 Assan et Mary se connaissaient à peine et on imagine mal qu'ils aient conclu un contrat sept mois avant le mariage pour l'occulter ensuite lors de la cérémonie à la mairie du 15^e arrondissement. Il est probable qu'il n'y avait pas de contrat au moment du mariage en janvier mais qu'ils ont éprouvé le besoin d'en faire un en juin, d'où le rectificatif apporté par le tribunal civil le 24 juillet et enregistré sur l'acte le 13 août avec une erreur quant à l'année.

Ce mariage, qui sacralisait une amitié philosophique et mystique pourrait bien n'avoir jamais été consommé. En tout cas, le couple n'aura pas d'enfants.

Assan Dina fait des Avenières une demeure philosophale

Aux Avenières, l'agencement du château tel qu'il avait été conçu pour Mary et Marcelle est remanié par Assan qui fait modifier la façade nord de la demeure. Dans le prolongement de la chapelle est édifié un nouveau corps de bâtiment où prend place la nouvelle entrée du château, sous un porche constitué de deux arcades en façade et d'une troisième en retour d'angle. Celle-ci, à la différence des deux autres, ne dessine pas un arc en plein cintre mais curieusement un arc rampant. Au-dessus de ce porche, une pièce, donnant sur le grand escalier par une large ouverture qu'ennoblissent deux colonnes cannelées, est destinée à recevoir un orgue, car Assan est aussi musicien. C'est pourquoi cette tribune n'a pas de véritables fenêtres mais seulement d'étroites ouvertures sur lesquelles est sculpté le cygne de celle qui est désormais Mme Dina.

L'aboutissement de ces travaux est la mise en place, dans la chapelle, d'un décor de mosaïques exprimant les convictions ésotériques d'Assan. Ce décor, achevé en 1917, révèle un syncrétisme unissant la Bible, Brahma et Thot en se référant aux 22 arcanes majeures du Tarot de Marseille. Assan Dina avait certainement dans sa bibliothèque un ouvrage publié en 1896 par la

Librairie de l'Art indépendant : *Les XXII lames hermétiques des tarots divinatoires exactement reconstituées d'après les textes sacrés et selon la tradition des mages de l'ancienne Égypte*. Il devait posséder aussi les œuvres de Papus, pseudonyme de Gérard Encausse : *Le Tarot des Bohémiens : le plus ancien livre du monde*, paru en 1889, et *Le Tarot divinatoire : clef du tirage des cartes et des sorts*, paru en 1909. Papus, qui était médecin, s'était donné pour tâche de lutter contre le scientisme en répandant une doctrine nourrie aux sources de l'ésotérisme occidental. Après avoir appartenu à la Société théosophique, il avait fondé l'Ordre martiniste en 1891 puis créé, en 1897, une Faculté libre des Sciences hermétiques qui enseignait l'alchimie, la kabbale et le tarot. Les cartons des mosaïques de la chapelle des Avenièrès pourraient bien avoir été dessinés par Julien Champagne, artiste connu pour être l'illustrateur des ouvrages de Fulcanelli, un mystérieux alchimiste de l'époque. Car Julien Champagne est un ami de René Schwaller, disciple d'Assan Dina en matière d'ésotérisme. Jean-François de Roussy de Sales a fait une présentation détaillée de ces mosaïques dans la revue savoisienne de 1996 :

L'Œuf de Brahma est porté sur les eaux de l'immanence, c'est la cosmogonie de l'Univers en éternel devenir dont la respiration passe par des cycles de concentrations successives. Sa représentation est une coque d'œuf dont les couleurs vont du violet à l'extérieur au rouge à l'intérieur. L'œuf contient Brahma assis sur une fleur de lotus, il est coiffé d'un chapeau conique à sept étages. Curieusement, un rayon de soleil couchant illumine sa pointe lors du solstice d'été. Au-dessus le Ying et le Yang ailés désignent l'aspect obscur et l'aspect lumineux de toute chose. C'est l'expression du dualisme et du complémentarisme universel, c'est la manifestation portée par le libre arbitre. Le surmontant, on voit l'hexagramme, ou Sceau de Salomon, représentant les deux mondes : le micro et le macrocosme régis par le double ternaire équilibre, il figure le principe même de la Sagesse. Il est au centre d'un soleil à 36 grands rayons et 36 petits, par réduction théosophique on obtient le nombre 9, symbole de la résurrection et de l'immortalité.

Thot-Hermès, la divinité égyptienne, à la fois existence et manifestation : il est l'Androgyne assis sur l'immanence dont la base est constituée par huit oiseaux : l'équilibre. Il tient la Terre dans sa main droite et le Feu dans sa main gauche et la croix ansée, signe de pouvoir spirituel. Sa coiffure est formée d'un vautour (l'Air) surmonté de deux plumes (les sphères de l'existence manifestée). Les messages du dieu Thot-Hermès se continuent au travers des vingt-deux Arcanes majeures du Tarot.

Le Tarot par son étude symbolique est un guide précieux vis-à-vis du cheminement initiatique. C'est la Rota, la roue, permettant un retour sur soi-même par ses 22 voies représentées par les 22 Lames majeures ou Arcanes. Le voyage, à l'aide des Arcanes du tarot, comporte un point de départ : celui-ci est signifié par la première Lame, le Bateleur. C'est l'Initié qui a devant lui toutes les possibilités. La seconde Lame, la Papesse, a tout en gestation pour aller vers la maturation. Cette maturation passe par la troisième Lame, l'Impératrice, elle est signe d'intelligence souveraine qui s'allie à la Lame 4, l'Empereur, symbole d'autorité et de stabilité où la raison domine l'affectivité. La cinquième Lame, le Pape, nous fait comprendre que le perfectionnement précédent ne peut avoir sa plénitude que par des valeurs spirituelles. La sixième Lame, l'Amoureux, est le choix que nous devons faire : aller

vers la facilité ou au contraire nous astreindre à une règle de vie demandant efforts et volonté.

Si nous voulons continuer le chemin, alors la septième Lame, le Chariot, nous convie à maîtriser les deux grandes forces de l'Univers : l'actif et le passif. Grâce à la compréhension des deux forces, la huitième lame, la Justice, nous invite à être clairs en nous, à accepter de nous juger avec rigueur. Nous serons aidés par la neuvième Lame, l'Ermite, ce vieillard qui avance prudemment, éclairé par sa lanterne, sur le chemin qu'il nous faut prendre avec circonspection en ne nous décidant qu'après mûre réflexion.

La dixième Lame, la Roue de la Fortune, va nous apporter la consolation après avoir subi la loi inexorable de notre destin qui est faite de joies et de peines. Pour y arriver, la onzième Lame, la Force, nous montre qu'il faut maîtriser nos passions.

Le Pendu, la douzième Lame, nous apprend à ne pas nous laisser prendre au piège des apparences ; elle nous invite à une forme supérieure de vie, allant à notre libération. Elle trouve son aboutissement dans la treizième Lame, l'Arcane sans nom, qui est retour au centre, passe par « la mort du vieil homme » pour aboutir à la renaissance, conclusion de l'Initiation.

La quatorzième Lame, la Tempérance, convie à un rééquilibre pour trouver l'harmonie si l'on sait évoluer entre les deux forces de l'univers : la double polarité d'une libre circulation des énergies. Ceci étant acquis, la quinzième Lame, le Diable, nous démontre que pour accéder à l'être spirituel nous devons accepter la matière, les instincts, afin de nous en dégager.

Par la seizième Lame, la Maison-Dieu, nous sommes rendus attentifs aux systèmes que nous construisons, sans oublier que rien n'est acquis définitivement. L'Étoile, Lame dix-septième, nous guide lorsque nous n'avons plus de repères pour aller, confiants, participer à la vie cosmique.

La dix-huitième Lame, la Lune, elle, éclaire la nuit d'une lumière froide pour que nous comprenions au travers de son symbolisme que l'Homme doit plonger dans son inconscient afin d'avoir une réelle connaissance de lui-même.

À sa suite, le Soleil, la dix-neuvième Lame, est le symbole du rayonnement, de l'épanouissement, de la réussite, elle nous montre la vérité sur nous-mêmes, sur le monde grâce au discernement.

Par la vingtième Lame, le Jugement, il fait retentir l'appel du divin, à notre résurrection. Ceci doit se faire dans le silence des cœurs et dans l'écoute de notre propre voix intérieure.

Enfin, la dernière Lame, le Monde, est l'Arcane de l'équilibre retrouvé.

La conclusion de notre voyage initiatique passe par le Mat ou le Fou. Nous avons commencé avec le Bateleur, l'amuseur public ; avec le Fou, le bouffon, nous le terminons. Le Fou, mystère pour ses semblables, est rejeté, incompris parce qu'il dérange. Celui qui sait n'a besoin de rien, sa besace est vide, tout est en lui : il ne porte que la sagesse, elle est l'aboutissement de notre quête. Ainsi se termine le voyage spirituel induit par la succession des Lames du Tarot.

Au bas de chaque Arcane un nombre et une lettre de l'alphabet hébraïque en accroit la signification. Toutefois, Assan Dina exprime sa propre révélation par des figures géométriques placées entre les nombres et les lettres : c'est ce qu'il a appelé la géométrie de la pensée. Géométrie s'appliquant non à la dimension de l'espace mais à celle de la décision, moyen spéculatif de pénétrer le Tohu-Bohu apparent des décisions individuelles formant la destinée.

La chapelle est divisée en deux parties par un arc à double chanfrein, il sépare l'autel de la partie ornée des Arcanes du Tarot. Ces chanfreins sont décorés par deux séries de huit fleurs placées de chaque côté à l'endroit et à l'envers.

Chaque fleur a sa symbolique propre intégrée dans le tout. Les fleurs dans leur ensemble expriment le principe passif. L'arc sert aussi de support à la représentation des sept métaux alchimiques en liaison avec le zodiaque, ornement de la voûte de la chapelle.

Ce grand Zodiaque prend un sens cosmogonique dans la position des signes par rapport à ses directions générales. On remarquera : l'entrée se fait sous le signe du Scorpion, l'autel est sous le signe du Taureau. Marcelle Senard dans son ouvrage d'astrologie donne une explication du couple Scorpion-Taureau : « Ces signes sont complémentaires et tous deux signes fixes, réalisateurs de la matière ». Les alchimistes attribuent aux métaux les mêmes symboles qu'aux planètes et les désignent souvent par les mêmes noms. Ces relations sont fondées sur le principe : « Ce qui est en bas est semblable à ce qui est en haut ».

Des versets du livre de la Genèse accompagnent les lames du tarot, tandis que la pensée d'Assan Dina est condensée dans l'inscription qui figure en-dessous de Brahma : « L'Univers est un Œuf. L'Œuf est un Univers. A. Dina – 1917 ».

Parallèlement à la réalisation des mosaïques de la chapelle, Assan Dina aménage au pied du château des Avenièrès un jardin initiatique. La forte déclivité du terrain impose d'importants soutènements. Déjà une puissante rangée d'arcades avait été nécessaire pour soutenir la terrasse sur laquelle s'élève le château. Aux deux bouts de cette terrasse, des escaliers descendent à un parterre dont l'une des perspectives latérales s'achève sur une grotte. On accède à celle-ci par une pergola fermant en demi-cercle l'extrémité du parterre. Cette grotte abrite une source qui sourd d'un bassin conçu en forme de vulve. De cette source de la vie s'écoule une eau qui va irriguer un grand bassin au centre du parterre. Il est assez surprenant de découvrir ce parterre à la française au milieu des alpages, avec sa pièce d'eau suspendue au-dessus du lac d'Annecy qui miroite dans le lointain. Depuis ce parterre, de larges escaliers descendent vers les prairies. Ces escaliers, fort solennels, ont leurs degrés en rapport avec la symbolique des nombres. Ils composent un ensemble monumental très spectaculaire, digne de Louis II de Bavière. On y voit une statue de sphinx sur le socle de laquelle est gravée la devise des alchimistes : *Vouloir, savoir, oser, se taire*, et une statue de la déesse Ishtar adossée à un kéroûb. Ishtar, divinité majeure des Assyriens et des Babyloniens était la déesse de l'amour physique et de la guerre, régissant la vie et la mort. Le kéroûb, de qui procèdent les Kherubim de la Bible, autrement dit les chérubins, était une figure babylonienne à corps de taureau ailé et à tête barbue de roi assyrien. Les taureaux de Khorsabad, exposés au Louvre, en sont un superbe exemple. Le kéroûb ou lamassou avait un rôle de gardien chargé d'éloigner les esprits maléfiques. Mais d'autres gardiens veillent sur les Avenièrès : des chiens Saint-Bernard pour lesquels Assan Dina aménage un chenil au pied de la façade occidentale du château.

Au cœur du mouvement théosophique et de l'ésotérisme

En cette année 1917 où s'achève la transformation des Avenières, Amina Dina, la sœur d'Assan, fait paraître à la Librairie de l'Art indépendant, sous la signature *Adina*, un ouvrage intitulé *La chair tangible de l'infini, l'Astre-Dieu*, publication très révélatrice de leur communion de pensée dans l'ésotérisme. D'autant que l'ouvrage pourrait bien avoir été écrit à quatre mains par le frère et la sœur. La Librairie de l'Art indépendant, qu'animent Edmond Bailly et Gaston Revel, édite tous les auteurs qui gravitent autour de la Société théosophique, à commencer bien sûr par la *Revue théosophique*. Les titres parlent d'eux-mêmes : *Pourquoi je deviens théosophe* d'Annie Besant, *Le Bouddhisme ésotérique* d'Alfred Percy Sinnett, *Interprétation ésotérique des Livres sacrés* de lady Maria Caithness, duchesse de Pomar, *La Télépathie et le néo-spiritualisme* de Bernard Lazare, *Petit glossaire des termes théosophiques* d'Annie Besant et Herbert Burrows, *La magie et la divination chez les Chaldéo-Assyriens* de Laurent, *La Baghavad Gita* traduite par Émile Burouf, *Le livre Jamblique sur les mystères* traduit par René Quillard, *Les XXII lames hermétiques des tarots divinatoires exactement reconstituées d'après les textes sacrés et selon la tradition des mages de l'ancienne Égypte* de Falconnier, *La doctrine secrète, synthèse de la science, de la religion et de la philosophie* d'Helena Petrovna Blavatsky, *Le mécanisme de la pensée du triple point de vue scientifique, philosophique et théosophique* de Léon Revel, le frère de Gaston, *La sagesse antique à travers les âges : les grands instructeurs de l'humanité, la théosophie actuelle, la théosophie pratique, la théosophie mystique* de Théophile Pascal, *La porte héroïque du ciel* de Jules Bois, *La magie blanche et noire, ou la science de la vie terrestre et de la vie infinie* de Franz Hartmann, *Message soufi de la liberté spirituelle* d'Inayat Khan, *Étude sur les nombres* de René Schwaller de Lubicz, sans oublier *Edward Carpenter et sa philosophie* de Marcelle Senard.

Mais c'est à Genève, aux éditions La Sirène, qu'Assan Dina publie *La Science philosophique*, sous la signature anonyme *A.M.A.* Cet ouvrage est dans la continuité de *L'Astre-Dieu* et annonce le livre qu'il publiera à la librairie Félix Alcan, juste avant sa mort : *La Destinée, la Mort et ses hypothèses*. Les trois lettres *A.M.A.* sont les initiales d'Aor Mahomt Ahliah. Aor est un nom mystique porté aussi par René Schwaller dont Assan Dina est le maître. Aor, la lumière en hébreu, est lié au feu et représente l'aspect spirituel de soi-même. Dina a joué un rôle prépondérant dans la transformation de Schwaller en aor et d'aor en gourou d'une autre demeure philosophale implantée dans l'Engadine, la villa Languard de Suhalia, à Suvretta au-dessus de Saint-Moritz.

Originaire du Jura, René Schwaller, né en 1887, est un égyptologue passionné par l'ésotérisme, spécialiste de la symbolique de l'Égypte ancienne. De 1913 à 1916 il est membre de la Société théosophique dont la fondatrice, Helena Blavatsky, a fait connaître sa pensée dans les deux gros volumes qu'elle a publiés en 1877 : *Isis dévoilée*. La section française de la Société théosophique est née en 1883. Ce mouvement a la particularité d'en susciter d'autres qui vont toujours plus loin dans l'ésotérisme et la mystique. Ainsi, en 1888,

Helena Blavatsky elle-même a fondé au sein de la Société théosophique une section ésotérique. En 1919, René Schwaller fonde le Centre apostolique avec un Lituanien qui s'efforce de déchiffrer la Bible au moyen de la Kabbale, le poète Oscar Venceslas de Lubicz Milosz, auteur d'un *Cantique de la Connaissance*. Les membres du Centre apostolique ont la conviction d'être les apôtres d'une période annonciatrice de grands bouleversements des consciences : leur mission est de dévoiler ce que l'intelligence cérébrale a peu à peu recouvert d'illusions et que l'intelligence du cœur doit décaper par l'intermédiaire d'un langage à la fois mythique, symbolique et anagogique. On les appellera un peu plus tard les Veilleurs. À ce groupe, financé par deux gros industriels de Caen, les armateurs associés Allainguillaume et Lamy, appartiennent Gaston Revel, Pierre Loti, Fernand Léger, Vincent d'Indy et Camille Flammarion. À son tour, le groupe des Veilleurs donne naissance à une structure secrète ésotérique : les Douze Frères de l'Ordre mystique de la Résurrection qui pratiquent un culte du feu en robe blanche, l'épée au côté et la tête couronnée d'or. Les Veilleurs sont francs-maçons, membres de la loge maçonnique La Tolérance.

Sous l'influence d'Assan Dina, René Schwaller est donc devenu aor en rejoignant Oscar Venceslas de Lubicz Milosz qui lui a transmis sa propre noblesse, le faisant chevalier de Lubicz, de sorte qu'il se fait appeler désormais René Schwaller de Lubicz. Il s'agit pour eux d'une noblesse des actes et du cœur, la noblesse héréditaire étant à leurs yeux dénuée de sens. C'est au moment où ils fondent tous les deux le Centre apostolique, en 1919, que Milosz est chargé par le gouvernement de son pays d'être le premier ambassadeur de la Lituanie indépendante accrédité auprès de la République française. Il sera aussi le délégué de son pays auprès de la SDN à Genève, ce qui, bien sûr, lui donnera l'occasion de séjourner fréquemment aux Avenièrès.

Toujours sous l'influence d'Assan Dina, René Schwaller va se séparer d'Oscar Venceslas Milosz pour fonder la cité scientifique de Suhalia à Saint-Moritz, dans le but d'allier le travail artisanal, la recherche scientifique et la quête spirituelle. Là, avec Carlos Larronde, poète, critique littéraire, homme de théâtre, pionnier de la radiodiffusion et maître-verrier, il prétend avoir retrouvé les procédés alchimiques qui permirent au Moyen Âge d'obtenir les bleus et les rouges des vitraux de Chartres, sans procédé chimique, grâce à l'essence volatile des métaux, ce qui incite Miró à les rejoindre dans leur recherche. René Schwaller de Lubicz invente un moteur poly-carburant qui sera commercialisé par le constructeur de camions Berliet, il crée un nouveau modèle d'hélice et fait la maquette d'un bateau insubmersible construit selon le nombre d'or. Il met aussi au point une pharmacopée qu'il espère vendre à Genève. Ses visites à la Chambre de Commerce de cette ville, en vue de nouer des liens commerciaux avec la société Badel de la rue François-Diday, lui offrent l'opportunité de monter aux Avenièrès pour retrouver Mary et Assan Dina.

Outre *L'Astre-Dieu*, *La Science philosophique*, et *La Destinée, la Mort et ses hypothèses*, Assan Dina publiera encore deux articles importants : *Magisme et sorcellerie malgaches* dans *Le Voile d'Isis*, la revue ésotérique de la librairie Chacornac, et *L'Âme hindoue*, texte paru dans *La nouvelle Revue*. C'est dans une lettre, datée de 1916, qu'il a le mieux défini sa position : « La foi n'est pas dans les formes extérieures d'une religion quelconque, il n'y a pas d'autre religion que la vérité mais chacun peut librement faire ce qu'il lui plaît, soit en suivant ses idées, soit en suivant ses croyances ».

Le prince joue pour endormir Madame

Pour donner la dernière touche au nouveau visage des Avenières, l'année 1917 voit la mise en place d'un orgue. Son buffet, de style Renaissance, est placé dans la tribune dominant le grand escalier, tandis que la console se trouve au rez-de-chaussée. Mesurant 5 m de hauteur et 5 m de largeur, l'instrument a une profondeur de 4 m et se compose de 30 jeux. Quand l'électricité arrivera aux Avenières, il sera équipé d'une soufflerie électrique. On envisagera alors de l'augmenter de divers jeux : violon et violoncelle, soubasse, bombarde, cloches, etc. avec le concours du facteur d'orgues Convers. Mais la mort d'Assan Dina suspendra ce projet.

En septembre 1918, le conseiller général d'Annemasse Fernand David est convié à venir écouter l'instrument qui est inauguré quelques jours plus tard par le compositeur Louis Vierne, titulaire des grandes orgues de Notre-Dame de Paris. Celui-ci séjourne alors en Suisse pour soigner un glaucome et vient de perdre son fils André, tué à la guerre en 1917. Depuis 1909, il est séparé de son épouse, Arlette Taskin, devenue la maîtresse du facteur d'orgues Charles Mutin, le constructeur précisément de l'orgue des Avenières, successeur du célèbre facteur Cavallé-Coll. Un autre grand organiste, Marcel Dupré, futur titulaire du grand orgue de Saint-Sulpice à Paris, est invité lui aussi à faire résonner l'instrument. Au dire de M et Mme Delaunay, chauffeur et femme de chambre au château, « tous les soirs le prince Dina jouait pour endormir Madame ».

Dans les années 1930, cet orgue sera transféré à l'église américaine de la rue de Berri à Paris, près des Champs Élysées, où il sera remplacé, en 1988, par un nouvel instrument construit par le facteur d'orgue allemand Rudolph von Backerath, de Hambourg. Il subsiste à Paris deux orgues Mutin datant de 1917, exactement contemporains de celui des Avenières : l'orgue de l'église réformée de Paris, rue Madame dans le 6^e arrondissement, et l'orgue de l'église réformée de l'Étoile, avenue de la Grande-Armée dans le 17^e arrondissement.

Des vaches montbéliardes, l'eau courante et une autochenille Citroën

Mais ce mélomane versé dans l'ésotérisme n'oublie pas qu'il est un esprit scientifique, un brillant ingénieur. Plusieurs projets, menés avec l'assentiment et la collaboration enthousiaste de Mary, vont être conçus aux Avenièrès : aménager une centrale hydroélectrique sur les Usses pour apporter l'électricité au château et dans tout le canton, construire un puissant télescope au Salève pour donner à la France une place éminente dans la recherche astronomique, et ravitailler par avion des savants sur le Mont-Blanc pour faciliter leurs recherches.

Tout d'abord, Assan et Mary Dina cherchent à tirer parti de leurs vastes pâtures en y développant un élevage bovin. En 1917, à la Chenaz, est établie une ferme modèle installée dans trois corps de bâtiments. La toiture de l'un d'eux présente une forme totalement inconnue des charpentiers savoyards. Sa charpente est, en effet, de conception américaine. C'est celle que l'on rencontre habituellement sur les constructions agricoles des États-Unis. Les trois bâtiments sont disposés en U autour d'une cour soigneusement pavée de granit. L'accès à cette cour se fait sous l'un des bâtiments par un passage couvert éclairé de deux arcades ouvrant sur l'immense panorama de la vallée des Usses en contrebas. Face à cette entrée, le bâtiment au toit américain dresse sur la cour un fronton de brique inscrit sous un arc brisé. Ce fronton est ajouré d'un oculus en son centre, au-dessus d'une ouverture encadrée par deux pigeonniers. Quant au cheptel, il n'est pas constitué de bêtes locales de la race d'Abondance mais de 70 vaches « jurassiennes », c'est-à-dire des montbéliardes. À cette époque, un troupeau de 70 têtes est exceptionnel dans une ferme du Genevois.

Au château, Assan Dina se préoccupe d'améliorer l'alimentation en eau potable. Dans cette perspective il achète une source située dans le Salève, à 7 kilomètres des Avenièrès, sur la commune du Sappey, là où naît le ruisseau du Clernant. Il estime cette source de très grande qualité : « Eau merveilleuse (à peu près comme Évian) » écrit-il. Les travaux sont difficiles car le sol est essentiellement rocheux. Le captage est aménagé et une canalisation est enterrée sur cette longue distance pour conduire l'eau jusqu'à la demeure. La source a un débit suffisant pour permettre d'en faire bénéficier le hameau de l'Abergement situé à 3 kilomètres en-dessous des Avenièrès, en direction de Cruseilles. C'est chose faite en 1920, alors que le chef-lieu ne dispose pas encore d'un réseau d'eau courante. En effet, l'alimentation en eau de Cruseilles restera longtemps un problème difficile à résoudre et ne trouvera véritablement sa solution qu'en 1960, avec le captage de la source de la Douai. Assan Dina apporte l'eau gratuitement aux cultivateurs de l'Abergement. Un réservoir est construit au cœur de leur village. À côté, un bassin de ciment porte un écusson gravé du millésime 1920 et des initiales du donateur.

En ces années-là, l'accès aux Avenières se fait encore en cahotant sur les cailloux d'un mauvais chemin que la neige ou la boue ont tôt fait de rendre impraticable. Pour vaincre cette difficulté, Assan et Mary font l'acquisition d'une Citroën K1, véhicule tout-terrain, ancêtre des half-tracks, équipé d'un moteur de 4 cylindres de 1 452 cm³, développant 20 chevaux à 2 100 tours par minute. Cet engin à chenilles a été mis au point en 1922 par les ingénieurs Adolphe Kégresse et Jacques Hinstin, essentiellement dans une perspective militaire. Adolphe Kégresse est l'ancien garagiste du tsar Nicolas II pour qui il a inventé l'autochenille en 1910. C'est la révolution bolchevique qui l'a contraint à revenir en France. Il est alors entré chez Citroën où il a créé en 1919 le département véhicules tout-terrain. La Kégresse qui affronte les pentes du Salève appartient à la série de ces Citroën K1 qui s'illustrent au cours de la Croisière noire en 1925, en attendant que d'autres autochenilles s'immortalisent dans la Croisière jaune de 1931. Pour conduire et entretenir le véhicule des Avenières, M. Delaunay est embauché comme chauffeur-mécanicien, tandis que son épouse est embauchée comme femme de chambre. M. Delaunay conduit son engin sanglé dans un bel uniforme et coiffé d'une casquette à visière de cuir. Toutefois, l'autochenille n'est qu'une solution parmi d'autres pour faciliter l'accès au château. Dès 1916 Assan a conçu un projet de funiculaire. Cet équipement ne sera jamais réalisé mais il est clair que Mary Wallace Shillito et Assan Farid Dina sont constamment attentifs à tirer parti de toutes les possibilités offertes par l'évolution des technologies.

La centrale hydroélectrique de Chosal

Le 14 août 1917, aux Avenières, Assan signe le plan qu'il a fait réaliser « pour servir à l'éclairage électrique du canton ». Dessiné à la plume, ce plan minutieux, à l'échelle 1/10 000^e, couvre le territoire qui s'étend entre Le Noiret, Cruseilles, Vovray-en-Borne, Clernant, le Grand Piton, Beaumont, le Châble, Charly et les Usses. Tous les villages, hameaux et lieux-dits y sont figurés, tout comme les chemins et les moindres cours d'eau. On y voit aussi la canalisation apportant l'eau courante aux Avenières. Une usine électrique est prévue sur les Usses, au lieu-dit Maison Neuve, à Chosal, hameau de Copponex. De là, des tracés rouges correspondent aux 4 lignes qui achemineront l'électricité : vers Cruseilles, la Taillée et le Noiret ; vers l'Abergement, les Lirons et les Avenières ; vers Chez le Clerc et Saint-Blaise ; vers Malbuisson, Jussy, le Mont Sion et le Châble. Il faut dire que le canton n'est guère en avance pour l'électrification, si l'on songe que la Roche-sur-Foron, pionnière il est vrai, bénéficie de l'éclairage public électrique depuis 1885.

En cette même année 1917, Assan achète à Louis Jacquet son moulin de Chosal, site retenu pour l'implantation de l'usine hydroélectrique. Il achète aussi différentes parcelles le long des Usses. Puis, le 5 mars 1918, il demande

au préfet de la Haute-Savoie l'autorisation d'établir un barrage en béton sur la rivière, à 1 100 m en amont du moulin, près du hameau des Goths. L'autorisation accordée, Assan Dina confie la réalisation de la centrale à l'ingénieur Fautrier de Genève. Les travaux vont durer jusqu'en 1922. La main d'œuvre est surtout italienne et les matériaux sont transportés par de vieux camions de l'armée, ayant participé à la première guerre mondiale.

L'eau des Usses, captée au niveau du barrage, passe dans un premier bassin de décantation avant d'être acheminée à l'usine par l'ancien bief qui alimentait le moulin. Il a été recalibré aux dimensions de 2 m de largeur sur 2 m de profondeur et bétonné sur toute sa longueur. Près de l'usine, après avoir franchi un ruisseau sur un petit pont, l'eau passe dans un second bassin de décantation, puis elle aboutit à la chambre de mise en charge d'où part la conduite forcée, en tôle rivetée, qui précipite l'eau dans la salle des machines.

La hauteur de la chute est de 12 m. En-bas, la conduite forcée se divise en deux pour alimenter deux turbines verticales, avec régulateurs automatiques. Elles ont été fournies par la maison Escher-Wyss & Cie de Winterthur, en Suisse. Chacune développe une puissance de 100 à 110 chevaux, au régime de 350 tours par minute. Les deux turbines sont accouplées sur le même arbre qu'elles peuvent toutefois entraîner séparément. Par une transmission à courroies, les turbines actionnent un alternateur triphasé tournant à 1 000 tours par minute et débitant 140 KWA sous 5 000 à 5 250 volts à 50 périodes par seconde. Cet alternateur, monté sur une semelle en béton, est suisse également : il a été fabriqué à Oerlikon, à côté de Zurich. Le courant d'excitation est fourni sous 100 volts par une excitatrice de 3 Kw montée en bout d'arbre et réglée par un rhéostat à régulateur automatique, invention du Genevois René Thury. Un compteur général et divers autres instruments de mesure réunis sur un tableau permettent un contrôle facile de l'usine.

La salle des machines, en excavation dans le terrain pour la moitié de son volume, mesure 10 m de longueur, 5 m de largeur et 6 m de hauteur. Son sol est carrelé et elle est éclairée par de grandes baies vitrées. Dans un angle, un escalier en colimaçon, réalisé en fer, la relie à l'étage supérieur où se trouve le logement du technicien qui a la responsabilité de l'usine. L'eau turbinée est évacuée par un tunnel entièrement maçonné, long de 300 m, creusé à 8 m sous terre, puis elle poursuit son parcours à l'air libre sur une centaine de mètres avant de rejoindre les Usses.

Cet équipement, remarquable à bien des égards, permet naturellement d'apporter l'électricité au château des Avenièrès, événement célébré par une brillante fête nocturne. Mais c'est aussi une source de revenus. Le courant produit est conduit par une ligne aérienne à un poste de distribution d'où partent les lignes à 5 000 V qui alimentent le réseau des abonnés. L'électricité vendue est transformée, pour 84%, en courant à 110 V destiné à l'éclairage, et pour les 16% restant, en courant à 220 V destiné à la force motrice faisant fonctionner les moteurs des cultivateurs ou des artisans. Le Châble en

bénéficiera en 1921. En 1928, l'usine hydroélectrique de Chosal dégagera un bénéfice net de 113 847 francs. Pour Mary et Assan, l'argent que rapporte la centrale des Usses est destiné à une affectation bien précise : financer le fonctionnement d'un observatoire astronomique.

Enfin, il est à noter que le poste de distribution de Chosal est relié à la Société Industrielle du Rhône à Bellegarde pour bénéficier de la production électrique de celle-ci en cas d'arrêt de la centrale des Usses mais aussi, le cas échéant, pour revendre les surplus de sa propre production à la Société Industrielle du Rhône. Malheureusement, ce bel outil industriel a été abandonné, ce qui n'est pas le cas d'une autre centrale hydroélectrique conçue et exploitée par Assan Dina à Bar-sur-Seine.

La centrale hydroélectrique de Bar-sur-Seine

Lors de son mariage avec Mary, à la mairie du 15^e arrondissement de Paris, Assan Dina a eu pour témoin son compagnon de voyage en Algérie, l'industriel Lucien Boccard, issu d'une vieille famille de Ville-la-Grand. Le père de celui-ci, Antoine Boccard, né à Gaillard, s'était établi à Genève où Lucien vint au monde en 1861. Sa mère, Marie-Delphine Bondier, était native de Longchaumois dans le Jura. Est-ce dans le Jura ou est-ce à Genève que Lucien Boccard apprit le métier de lapidaire ? Toujours est-il qu'il a émigré à Paris pour tailler et vendre des pierres précieuses. En 1886, il a épousé Louise Laurey, héritière de l'importante minoterie Laurey-Poichet à Bar-sur-Seine. L'affaire est prospère de sorte que Lucien et Louise Boccard peuvent acheter le château de Val-Seine situé à Bourguignons, la commune voisine. Cette propriété leur est vendue par le vicomte Charles-Maurice de Fontarce, homme d'affaires amené à résider en Angleterre, en Égypte, au Soudan ou au Brésil, bien plus souvent qu'à Bar-sur-Seine. La demeure date du Second Empire. Elle a été construite par le père du vendeur, le docteur Armand Trumet, maire et conseiller général de Bar-sur-Seine, devenu vicomte de Fontarce en 1860 par la grâce de Napoléon III et mort en 1908. Le château possède un parc à l'anglaise où a été aménagé un lac artificiel. Sur son rivage, une grotte en rocailles sert d'embarcadère pour accéder au temple de Vénus, petite rotonde abritant une statue de la déesse dans une île au milieu du lac. Pas moins de 222 figurines animales, en rapport avec les lames mineures du tarot, ornent les colonnes de cette construction ésotérique, car Louise Boccard est membre de la Société théosophique et partage les mêmes convictions que Mary et Assan Dina.

En 1919, alors que démarre le chantier de la centrale électrique de Chosal, Mary et Assan font un séjour à l'hôtel Astoria de Menton, puis partent à Bourguignons pour passer tout le mois d'avril et le début du mois de mai chez les Boccard, dans leur château de Val-Seine. Lucien est un chef d'entreprise dynamique. Sous son impulsion, la minoterie héritée de ses

beaux-parents a pris un essor remarquable. Cet établissement a une très vieille histoire puisque l'existence d'un moulin en ce lieu est attestée depuis le XI^e siècle. Sous le Second Empire, la modernisation de l'agriculture et la révolution industrielle ont condamné nombre de petits moulins. Celui de Bar-sur-Seine a survécu en se transformant en une grande unité de production, sous la forme d'un vaste bâtiment à pans de bois, haut de quatre étages, construit sur quatre arches de pierre enjambant la Seine. En 1905, Lucien Boccard a complété l'équipement d'un silo moderne. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il soit intéressé par la proposition que vient lui faire son ami Assan Dina.

Celui-ci lui soumet le projet d'équiper son entreprise d'une centrale hydroélectrique dont la production pourra être vendue aux alentours, générant ainsi des profits substantiels. La part des bénéfices qui reviendra à Assan est destinée, comme à Chosal, à financer le fonctionnement de l'observatoire astronomique qu'il veut implanter au Salève. Lucien est séduit, les deux compères s'associent et les travaux débutent en 1923. Bâti sur la Seine, dans le prolongement de la minoterie mais décalé vers l'aval, le bâtiment de la centrale électrique est d'une conception résolument moderne, construit avec des piliers de béton soutenant une toiture en terrasse. Plus importante que celle de Chosal, cette usine comporte trois turbines qui alimentent des alternateurs de 220 kilowatts-heure. Jouxant la salle des machines, se dresse la haute structure du transformateur qui élève la tension électrique afin d'assurer sans perte la distribution sur de longues distances. L'équipement sera opérationnel en 1929, après la mort d'Assan Dina. Couplée avec celle de Fouchères, la centrale de la minoterie Boccard alimentera en électricité 14 communes de la vallée de la Seine, entre Bar-sur-Seine et Bréviandes. La famille Boccard a exploité sa minoterie jusqu'en 1974. Mais la centrale hydroélectrique, dont la production était vendue à EDF, a continué à fonctionner sous l'égide de la société Hydélec de Grenoble. En 2007, elle a été rachetée par les frères Valéry et Stéphane Prunier qui l'ont équipée de nouvelles turbines, lui permettant ainsi de continuer à fournir de l'électricité à plus de 5 000 familles sur la base du projet qu'avait élaboré Assan Dina 85 ans auparavant.

L'observatoire du Salève

Dès 1916, Assan et Mary prennent la décision d'implanter aux Avenièrès un observatoire de première importance, dont la coupole doit abriter une très grande lunette astronomique. Il y aura aussi un laboratoire météorologique complet et un observatoire sismologique. La maison pour l'astronome comportera deux bureaux indépendants, salon, salle à manger, cuisine, quatre chambres à coucher, salle de bain, chambre de bonne, chauffage central et éclairage électrique. Les différents bâtiments seront reliés par des galeries vitrées. Et Assan voit déjà cette réalisation achevée : « Le paysage est une

splendeur, jardin potager, parc, fontaines jaillissantes, verger, forêt, etc, etc... ». Car le projet initial prévoit bien d'implanter ces équipements aux Avenières et non pas encore au sommet du Salève. Assan précise que l'observatoire sera à 1 000 m d'altitude et que l'astronome à qui il sera confié vivra dans la proximité du régisseur, du jardinier, du garde du château, du fermier et de leurs familles, « habitant tous dans des maisons séparées ».

Ce projet d'Assan et de Mary n'est pas mû uniquement par un objectif strictement scientifique mais par leurs convictions ésotériques. L'astrologie autant que l'astronomie : « Je destine cet observatoire à une étude complète non seulement des choses habituelles mais surtout aux influences réelles exercées sur la terre et ses habitants par tous les phénomènes (taches solaires, aurores boréales, etc...). Cette étude sera très utile car elle permettra, à la fin, de déterminer à l'avance les années favorables pour telles ou telles cultures, récoltes, etc..., et agir en conséquence. Naturellement j'ai des bases que j'ai pu découvrir dans les sanctuaires de l'Extrême Orient et qui dorment comme un trésor infructueux en attendant leur mise en œuvre par quelque esprit hardi et indépendant ».

Le 4 juillet 1916, Assan écrit à un « cher ami », auquel il « assure une affectueuse poignée de main », pour lui proposer de prendre la responsabilité de cet équipement. Malheureusement, on ignore qui est ce personnage. Serait-ce déjà le colonel Émile Delcambre, chef du Bureau météorologique militaire ? La guerre, pendant laquelle Mary et Assan soutiennent plusieurs familles de Cruseilles et de Saint-Blaise par des dons de nourriture et de vêtements, sans oublier de faire parvenir des colis aux soldats sur le front, retarde la réalisation du projet mais donne à Assan le temps de l'affiner. C'est alors qu'il conçoit d'établir cet équipement non plus aux Avenières mais au sommet du Salève rendu accessible par la construction d'une route. Il est entré en relation avec Émile Delcambre, né comme lui en 1871. Celui-ci, outre ses responsabilités à la tête du Bureau météorologique de l'Armée, assure la présidence de la Société météorologique de France. En 1921, il crée l'Office national de météorologie, actuellement Météo-France, et l'année suivante il implante une station météorologique au fort du mont Valérien à Paris, reliée par T.S.F. à la tour Eiffel. De même, à partir de 1924, il a recours à la T.S.F. pour la transmission des observations météorologiques faites à l'observatoire du Pic du Midi dans les Pyrénées. Sa préoccupation première est de pouvoir transmettre ces renseignements aux avions. En 1925, il fonde *La Météorologie*, revue scientifique et de vulgarisation de la Société météorologique de France, toujours existante aujourd'hui. Émile Delcambre finira sa carrière comme inspecteur général de l'aéronautique avec le grade de général.

Fervent adepte des possibilités offertes par la télégraphie sans fil, Émile Delcambre est un ami du pionnier de la radiodiffusion, le Savoyard Gustave Ferrié. En septembre 1914, celui-ci a sauvé Paris et la France en interceptant, grâce à son antenne de la tour Eiffel, les messages émis par l'armée allemande parvenue sur la Marne. Le colonel Ferrié a pu ainsi alerter le haut

commandement français qui a aussitôt mobilisé les taxis parisiens pour acheminer des troupes, une action qui lui valut d'être promu général. En 1922, Émile Delcambre met en relation Assan Dina avec le général qui se montre d'autant plus intéressé par les projets du châtelain des Avenièrès que celui-ci s'engage à en assurer la totalité du financement. De plus, tout en étant un esprit scientifique rigoureux, Gustave Ferrié, membre de l'Académie des sciences, n'écarte pas que les planètes, ou les esprits, puissent émettre des ondes inconnues de la science mais peut-être susceptibles d'être étudiées, au point qu'il n'hésite pas à se faire conduire à des séances de spiritisme dans l'espoir de voir tourner les tables. Il est très impressionné par les sourciers qui parviennent à détecter l'eau emprisonnée dans les couches géologiques. De plus, il a pour ami l'astronome Camille Flammarion, membre du groupe ésotérique des Veilleurs fondé par René Schwaller et Oscar Venceslas de Lubicz Milosz. Le général Ferrié n'est donc pas hostile aux recherches astrologiques que veut entreprendre Assan Dina à partir de l'astronomie. C'est pourquoi, en mai 1923, il demande à l'astronome André Danjon, qui travaille à l'observatoire de Strasbourg, de prendre en main la conception scientifique du projet en lui précisant que « la liaison de l'observatoire avec l'extérieur serait assurée par plusieurs moyens. Il existe déjà une très bonne route allant jusqu'au château, les Ponts et Chaussées vont en outre commencer, aux frais de Monsieur Assan Dina, une autre grande route qui traversera tout le Salève et dont un embranchement ira jusqu'à l'observatoire. Un câble télégraphique sera installé entre l'observatoire et le bas du Salève, et une autochenille Citroën est déjà achetée ».

En juillet 1923, André Danjon remet son rapport. L'observatoire aura pour objectif l'analyse de la lumière des étoiles. Cette analyse relèvera d'appareils physiques et le rôle du télescope sera de condenser le plus de lumière possible sur les appareils d'analyse, c'est pourquoi il devra être grand et parfait. Comme aux États-Unis, où de véritables cités scientifiques ont été créées autour des observatoires, chose que l'État n'est pas en mesure de réaliser en France, il faudra que l'observatoire du Salève soit géré dans un cadre privé. Pour le grand télescope, Danjon préconise de prendre en compte les réalisations américaines de l'observatoire du mont Wilson, près de Los Angeles : le télescope Hale, mis en service en 1908 avec un miroir d'un diamètre de 150 cm, et le télescope Hooker, mis en service en 1917 avec un miroir d'un diamètre de 250 cm. Ces deux miroirs ont été fabriqués en France par la société Saint-Gobain qui pense être capable de couler un miroir de 265 centimètres de diamètre. Toutefois, seul l'opticien et astronome américain Ritchey, qui a joué le rôle principal dans la réalisation des miroirs de l'observatoire du mont Wilson, serait capable d'en assurer le polissage. Enfin, Danjon estime que le grand télescope de 265 centimètres, deux télescopes de 100 centimètres, une table équatoriale, une petite lunette, les appareils auxiliaires, la construction des bâtiments scientifiques et de leurs coupoles

ainsi que la construction des bâtiments d'habitation exigeront un budget de 13 millions de francs.

Assan Dina accepte ce budget estimatif pour réaliser une structure privée, qui soit indépendante de l'État et de l'astronomie officielle. Elle œuvrera selon les directives d'un conseil scientifique aussitôt constitué avec les plus hautes sommités de l'astronomie française. L'astrophysicien Henri Chrétien, créateur de l'Institut d'optique théorique et appliquée, qui vient de mettre au point, en 1922, une nouvelle combinaison optique selon laquelle seront construits pendant longtemps les télescopes géants et qui sera encore celle utilisée pour le télescope spatial Hubble. En 1927 il sera l'inventeur de l'anamorphoseur Hypergonar sur lequel est fondé le CinemaScope. Le physicien Aimé Cotton, spécialiste de l'absorption et de la diffusion de la lumière par des milieux doués de pouvoirs rotatifs. Il est président du Comité de physique théorique à la Direction des inventions intéressant la Défense nationale, créateur de la chaire de physique théorique et de physique céleste à la Sorbonne, la future chaire de spectrométrie, et membre de l'Académie des sciences dont il deviendra le président. L'astronome et mathématicien Ernest Esclangon, directeur de l'observatoire de Strasbourg, futur directeur de celui de Paris et du Bureau international de l'heure. Membre lui aussi de l'Académie des sciences, il sera l'inventeur de l'horloge parlante. Le géophysicien Charles Maurrain, spécialiste du magnétisme et de l'électricité terrestres, directeur de l'Institut de physique du globe, directeur adjoint des recherches scientifiques et industrielles et des inventions. Citons encore le patron des usines Saint-Gobain, Lucien Delloye, inventeur d'un appareil à polir le verre, président de la Société des ingénieurs civils de France et de la Convention internationale des Glaceries.

En août 1923, Assan Dina écrit à ce comité scientifique :

Nous avons formé le projet, Madame Dina et moi, de construire à nos frais un observatoire d'Astronomie physique sur un terrain que je possède au mont Salève. Nous désirerions doter cet observatoire des meilleurs et des plus puissants instruments d'astronomie physique, et en particulier d'un télescope de 2,60 m de diamètre. Un centre météorologique important, établi avec le concours du colonel Delcambre, directeur de l'Office national météorologique, sera installé au voisinage immédiat de l'observatoire, en même temps qu'un puissant poste de T.S.F. Notre seul but est de donner à la France une nouvelle preuve de notre profonde affection et de contribuer au développement de la Science.

André Danjon est pressenti pour être le futur directeur de l'observatoire. Depuis le mois de juillet les journaux parlent du projet et l'opticien Émile Schaer, astronome adjoint à l'observatoire de Genève, se montre intéressé. Il est le créateur d'un télescope de grande puissance optique, léger et d'un réglage facile. Il est aussi l'inventeur d'un réflecto-réfracteur de 4 mètres de distance focale, mis en service en 1917 au Jungfraujoch. Il propose donc ses compétences pour réaliser les miroirs nécessaires aux télescopes du Salève.

Différentes sociétés suisses d'optique se mettent aussi sur les rangs, de même que la célèbre maison allemande Carl Zeiss à Iena. Assan Dina lui-même intervient sur les plans qui s'élaborent pour le grand miroir dont il voudrait qu'il fasse 4 mètres de diamètre. Mais les membres du comité scientifique jugent un tel miroir irréalisable.

En novembre 1923, Assan Dina met à disposition le financement nécessaire pour deux petits télescopes d'un diamètre de 1,37 m. Un premier miroir de cette dimension est réalisé par la Société Saint-Gobain, et Assan en confie la taille à Émile Schaer à Genève. Malheureusement cet opticien pourtant réputé s'en révèle incapable. André Danjon fait alors appel au célèbre astronome et opticien de l'observatoire du mont Wilson aux États-Unis, George Willis Ritchey, tandis qu'Assan Dina commande à Saint-Gobain un miroir de 2,65 m de diamètre. George Ritchey fait aussitôt annuler la commande, car il entend utiliser un matériau d'une conception nouvelle : le miroir cellulaire. Assan prend en charge les frais de son voyage et, en avril 1924, Ritchey arrive à Paris. Dès le 1er mai, il rejoint Assan à Bourguignons où celui-ci est en train de réaliser la centrale hydroélectrique de Bar-sur-Seine avec Lucien Boccard. Alors que les membres du comité scientifique se montrent pour le moins perplexes, Assan Dina s'enthousiasme pour les idées grandioses de l'Américain qui propose de réaliser un télescope-tour, avec puits vertical. Quant au diamètre du miroir, George Ritchey prétend pouvoir lui donner la dimension de 6 m ! Les calculs révèlent qu'un tel miroir pèsera plus de deux tonnes et demi ! Dina lui demande alors de réduire ses ambitions à un diamètre de 4 m. Mais le comité scientifique exige de lui qu'il réussisse d'abord à fabriquer un miroir cellulaire d'un diamètre de 1,50 m avant de se lancer dans l'aventure du miroir de 4 m.

Chez les Boccard, au château de Val-Seine, au cours de ce mois de mai 1924, George Willis Ritchey s'applique à faire les plans d'une machine à polir des miroirs d'une taille de 1,75 m. Au mois de juin, l'opticien américain présente la théorie de ses miroirs cellulaires lors d'une conférence à la Société astronomique de France qui lui décerne une médaille. Pour polir de tels miroirs, le laboratoire Dina, rattaché à l'Institut d'optique, est installé à l'observatoire de Paris. En novembre, Saint-Gobain réalise, à titre d'essai, un premier miroir cellulaire de 40 cm de diamètre. L'expérience se solde par un échec qui vient modérer l'enthousiasme d'Assan Dina pour George Ritchey, d'autant que des tensions sont en train de se développer entre les deux hommes.

Dès l'arrivée de Ritchey, au mois de mai, le général Ferrié a été le premier à deviner les motivations profondes de l'Américain : « Derrière le brillant astronome on découvre un businessman ». En effet, celui-ci prétend à des sommes astronomiques, c'est le cas de le dire, comme rémunération de son travail. Dina refuse mais un accord finit par se faire entre les deux hommes. Toutefois, l'épouse de Ritchey dénonce cet accord et le pousse à exiger de son mécène qu'il accepte ses exigences financières. L'astronome a recours au

chantage en menaçant d'aller construire le grand télescope dans un autre pays. Dina s'incline et augmente ses honoraires de 50% mais la confiance a désormais disparu.

Parallèlement aux premiers essais non concluants de Ritchey, l'année 1924 a été mise à profit par Assan et Mary pour consulter des juristes et un notaire, en vue de rédiger les statuts de la fondation qu'ils souhaitent instituer en faveur de l'observatoire du Salève. Ils entendent conserver un droit de regard sur celui-ci, mais André Danjon s'y oppose catégoriquement, ne voulant pas que la recherche astronomique soit court-circuitée par la quête astrologique des généreux mécènes. Finalement, l'acte entérinant la fondation faite par les époux Dina est signé, en faveur de l'Académie des sciences, le 4 avril 1925. Dans le cadre de la Fondation Dina, Assan et Mary font le don irrévocable d'un million de francs, soit en titres de créances sur l'État américain dits *Liberty Found*, soit en bons français de la Défense nationale. Ils donnent aussi une bibliothèque astronomique dont l'inventaire atteste une valeur de 50 000 francs. Après accord de l'administration supérieure, c'est le 18 novembre 1925 que le million de francs est versé effectivement, sous la forme de bons de la Défense nationale.

Pendant ce temps, en juin 1925, George Ritchey a commencé à travailler à la réalisation du miroir cellulaire de 150 cm de diamètre. Il a besoin d'être secondé et Dina embauche un jeune astronome de 26 ans, Paul Couder. Mais Ritchey exige que soit aussi embauché son propre fils et dès l'automne 1925 Dina doit financer ces deux salaires supplémentaires qui viennent s'ajouter à ceux de trois dessinateurs et à celui de Ritchey lui-même. Or Couder est en désaccord avec Ritchey face aux difficultés techniques qui se présentent. Le 4 mars 1926, dans une lettre à Danjon, Dina s'inquiète que l'on ne puisse avoir « aucune certitude réelle sur la solidité des miroirs cellulaires collés ». Il se plaint que Ritchey, sous prétexte de maladie, n'avance pas dans son travail et qu'il ne lui rende aucun compte des travaux qui se font dans le laboratoire qu'il finance. On néglige de lui envoyer le rapport succinct qui lui a pourtant été promis depuis longtemps. Il se plaint aussi d'être tenu dans l'ignorance du travail de Couder et reproche à Danjon de ne pas l'informer de ce qui se passe au laboratoire. Il en vient à soupçonner Ritchey et ses aides d'avoir abandonné toute activité depuis deux mois.

Finalement le miroir est mis au four le 20 mars 1926. Le 24 avril, un journaliste de *L'Illustration*, qui a été admis à visiter le laboratoire, publie un article tout à la gloire du mécène Assan Dina et de l'opticien George Ritchey. Malheureusement, entre temps, au cours de la phase de refroidissement, le 19 avril le miroir s'est cassé. Ritchey a exigé le secret absolu pour que ni André Danjon, ni Assan Dina ne le sachent. Mais Couder le fait savoir à Danjon tandis que Delloye prévient Dina. Celui-ci est terriblement déçu. Bien sûr par ce nouvel échec, d'autant que les conceptions de Ritchey étaient fortement critiquées par Couder, mais peut-être plus encore par le comportement malhonnête de Ritchey qui a cherché à lui cacher cet échec. Dina, qui a déjà

dépensé des sommes considérables dans cette affaire, décide le renvoi immédiat de l'astronome américain.

Le temps des conflits et de l'amertume

Contre toute attente, Couder et Danjon, qui avaient pourtant été en conflit larvé avec Ritchey, font cause commune avec lui, avec l'assentiment tacite du général Ferrié, car, en fin de compte, ils accordent tous plus de crédit à l'illustre astronome opticien qu'à l'ingénieur adepte d'ésotérisme. Le 7 mai, Mary, restée jusque là dans l'ombre d'Assan, prend l'initiative d'envoyer un télégramme à Danjon : « Suis entièrement du même avis que Monsieur Dina et je maintiens définitivement renvoi de Ritchey en retirant entièrement toutes mes propositions et lettres antérieures à ce sujet. Ceci n'implique en rien cessation Fondation Dina ».

En réalité, rien ne va plus entre Mary et Assan qui est devenu l'amant de la dame de compagnie de son épouse. Mary vient de renvoyer cette personne qui, au dire du général Ferrié, s'ingéniait à « la vêtir en repoussoir ». Mary, toujours autant attachée à Assan par leurs centres d'intérêt communs, tente désespérément de sauver son couple en appuyant la décision d'Assan de renvoyer Ritchey, bien qu'elle ne soit pas d'accord avec cette mesure. Le 12 mai 1926, elle est à Paris où elle a un long entretien avec le général Ferrié qui écrit : « Je viens de passer deux heures avec Madame Dina. La pauvre femme pense certainement comme nous mais elle veut avant tout conserver son mari, aussi obéit-elle à ses impulsions et ses variations viennent de là. Elle ne conserve pas grand espoir de sauver l'amour dans ces conditions mais elle essaiera encore. Son avis est que M. Dina ne démordra pas de son avis concernant le renvoi de Ritchey ».

Assan, pour sa part, est miné par ses problèmes conjugaux, par l'attitude de Ritchey à son égard et par l'échec de son rêve de télescope géant. L'observatoire du Salève lui-même est remis en question, car pour compléter ses déboires, les études atmosphériques que le général Hellot, ancien inspecteur général du Génie, et le colonel Gascoel effectuent en 1926, avec un petit télescope de 32 cm de diamètre, démontrent que le site n'est pas du tout propice au fonctionnement d'un tel observatoire : son télescope ne pourrait y être opérationnel que trois nuits par an tout au plus. On suggère donc à Dina d'implanter son observatoire en Provence, près de Forcalquier où il se rend aussitôt pour faire une étude complète du site. Il est très fatigué mais il refuse de se faire examiner par son médecin. Ayant perdu toute confiance en ses partenaires, convaincu d'avoir été abusé par Ritchey et soupçonnant l'Académie des sciences de complicité avec celui-ci, le 3 février 1927 il charge un huissier de sommer le général Ferrié « d'avoir à effectuer une reddition de comptes précise sous huit jours, sous peine de s'y voir contraint par toutes voies de droit ».

Mary, choquée par cette demande, se rend chez les Ferrié, au 2 du square la Tour-Maubourg à Paris, pour leur dire qu'elle n'approuve pas la réaction d'Assan. Mieux, elle offre à Madame Ferrié la somme de 8 000 francs pour couvrir les frais de justice qui vont leur être occasionnés par cette affaire. En effet, un expert a été désigné par le président du tribunal civil de la Seine le 15 mars 1927. Mary tombe alors très gravement malade et se trouve hospitalisée pour plusieurs mois à Paris. C'est Pierrette Ferrié, l'épouse du général, qui veille sur elle et vient régulièrement lui rendre visite à l'hôpital.

Le 7 mars 1928, le greffe du tribunal civil de la Seine enregistrera une déclaration du général Ferrié faisant l'historique de ses relations avec Assan Dina. On y apprend que c'est Gustave Ferrié qui a suggéré le don d'un million de francs à l'Académie des sciences, pour faciliter certaines démarches administratives concernant la centrale hydroélectrique de Bar-sur-Seine, et que c'est encore lui qui a négocié avec la Société Lyonnaise des Eaux et de l'Éclairage pour qu'elle achète à des conditions avantageuses l'électricité produite. En conclusion de cette affaire, le tribunal estimera injustifiés les soupçons de Dina.

Ce pénible conflit ne change rien à la Fondation Dina, qui a été faite de manière irrévocable. L'observatoire se fera mais sans que les époux Dina aient à donner le moindre avis. Les cieux de la Savoie n'étant pas propices aux observations astronomiques, il est décidé, en 1928, de construire l'observatoire Dina dans la région de Forcalquier, où l'on renoncera au grand télescope rêvé par le châtelain des Avenières. Ce sera l'observatoire de Haute-Provence, près du village appelé depuis Saint-Michel-l'Observatoire.

L'observatoire Vallot : l'aviation au service de la science et du tourisme

En 1923, au moment où la réalisation de l'observatoire du Salève entrait dans sa phase active et que tous les espoirs semblaient permis, Assan Dina avait fait une acquisition destinée à compléter utilement cet équipement. Le 11 novembre, il avait acheté l'observatoire Vallot.

L'astronome Joseph Vallot, né en 1854 dans une riche famille de Lodève, avait consacré sa fortune à l'établissement de cet observatoire du Mont-Blanc, aux Bosses, à 4 362 m d'altitude. La construction avait été réalisée en 1890. Deux ans plus tard, l'observatoire fut agrandi et complété par un refuge pour les alpinistes, qui prit l'appellation de cabane Vallot. En 1898, l'observatoire, submergé sous des congères, fut déplacé et remplacé par une nouvelle structure de 60 m², entièrement recouverte de cuivre et comportant 8 pièces dont une aménagée luxueusement en salon chinois dont les meubles exotiques sont aujourd'hui au musée de Chamonix.

Joseph Vallot fit 34 expéditions scientifiques au Mont-Blanc. Il monta pour la dernière fois à son observatoire en 1920, à l'âge de 66 ans. N'étant

plus capable d'une telle expédition, il chercha alors comment pérenniser son œuvre et c'est ainsi qu'il prit contact avec Assan Dina pour lui proposer de reprendre l'observatoire, dont l'activité, dédiée au soleil et à l'atmosphère, ne pouvait que séduire le châtelain des Avenièrès. Vallot devait mourir en 1925.

Tout de suite Assan se préoccupe d'alimenter cet observatoire en électricité pour assurer l'éclairage, le chauffage et la cuisson des aliments en autoclave. L'éolienne est la solution qui s'impose à lui. Par le biais du général Ferrié, il entre en contact avec Louis Bréguet, créateur en 1911 de la société anonyme des Ateliers d'Aviation Louis Bréguet et fondateur de la Compagnie des Messageries Aériennes. S'il s'adresse à Bréguet, c'est parce que celui-ci a une formation d'électricien : il est ingénieur, sorti major de l'École supérieure d'électricité. Le 22 novembre 1924, Assan Dina écrit à André Danjon pour lui dire que le « moulin à vent du Mont-Blanc » aura 4 pales de 7 m de diamètre pour pouvoir recueillir, avec un vent de 10 m par seconde, 5 kva à la batterie. Ce qui est peu. Il se demande s'il ne faudrait pas envisager une hélice de 9 m de diamètre, et peut-être même davantage pour obtenir 12 à 15 kva. Il est bien conscient que par vent fort, soit à partir de 15 à 20 m par seconde, il faudra arrêter l'éolienne qui ne produira donc plus d'électricité. Louis Bréguet envisage une vitesse de 4 000 tours à la minute pour la génératrice de courant mais Assan Dina pense que cette vitesse est beaucoup trop grande et que 2 500 tours devraient suffire. Le gel, la glace et la violence des vents feront abandonner ce projet.

Le ravitaillement de cet observatoire de haute montagne est assuré par des porteurs et des guides de Chamonix qui doivent monter à dos d'homme, sur plus de 3 000 m de dénivelé, tout ce qui est nécessaire à la vie des astronomes travaillant là-haut. Assan Dina décide d'utiliser l'avion pour apporter une solution moderne et efficace à ce problème. Parmi les pionniers de l'aviation, il connaît bien deux personnalités exceptionnelles qui vont lui permettre de relever ce défi, Maurice Farman et Joseph Thoret.

D'origine anglaise, Maurice Farman est né à Paris en 1877 et s'est distingué d'abord comme champion cycliste, puis comme champion automobile, remportant en 1901 le Grand Prix de Pau au volant d'une Panhard et l'année suivante la course aller-retour Paris-Arras-Paris. Il s'est alors essayé à construire des automobiles, puis il s'est tourné vers l'aviation. Dans un premier temps comme pilote, remportant en 1909 des records de vitesse et d'endurance. Ensuite, il s'est lancé dans la conception et la construction d'aéroplanes. C'est lui qui a fabriqué les bombardiers biplans utilisés par la France pendant la première guerre mondiale. En 1924, il crée une compagnie d'aviation, la Société générale des transports aériens, l'une des cinq compagnies qui fusionneront en 1933 pour donner naissance à Air France.

Mais Maurice Farman possède aussi la passion de l'astronomie. Il publie une série d'observations faites en 1903 et en 1907 sur les étoiles filantes des Léonides avec l'astrophysicien Henri Chrétien qui sera l'un des membres du

comité scientifique de l'observatoire du Salève. Il publie aussi un ouvrage sur les mesures d'étoiles doubles, faites à l'observatoire de Chevreuse de 1904 à 1906. Il est donc enthousiaste pour collaborer au projet de ravitaillement du refuge Vallot par avion en fournissant l'appareil adapté.

Le lieutenant Joseph Thoret, quant à lui, est né à Dôle en 1892. Il a obtenu son brevet de pilote pour ses 20 ans, puis celui de pilote militaire l'année suivante. Il se distingue, lors de la première guerre mondiale, en se battant au pistolet dans les airs avec un pilote allemand. Détenteur de la médaille militaire, il est affecté à la base d'Istres en 1920. Là, le mistral lui fait découvrir la possibilité de voler avec l'hélice arrêtée, spécialité dans laquelle il établit des records et qui le conduit à ouvrir, en 1924, l'École des Remous, avant de créer un centre de baptêmes de l'air à Chamonix en 1925. En juin 1926, Joseph Thoret réalise un raid très remarqué de Paris à Venise via Genève avec une petite avionnette de 40 cv, ayant à affronter de très forts remous dans la vallée d'Aoste et dans les gorges de Gondo près du Simplon. Un exploit qui incite Assan Dina à prendre contact avec lui, dès le mois d'août, pour assurer le ravitaillement de l'observatoire Vallot.

Dina met à sa disposition un Farman F71 à moteur Salmson de 230 cv. Du 16 au 24 septembre 1926, Thoret effectue avec cet avion 26 rotations en 9 jours pour apporter, depuis Cointrin, 1 100 kg de matériel et de ravitaillement qui sont largués à proximité de l'observatoire. Dina se fait un plaisir d'y participer parfois comme passager. Un équipement de TSF figure au premier rang des matériels qu'il fait ainsi parvenir à l'observatoire Vallot. La distance aérienne de Genève au Mont-Blanc étant de 75 km, chaque rotation représente donc 150 km. Pour diminuer la durée du trajet et abaisser le coût de l'opération, Thoret découvre un terrain aux Praz de Chamonix susceptible de servir de piste pour le Farman F71. La ville de Chamonix met ce terrain de 12 hectares à la disposition de Dina qui le fait aplanir et doter d'un hangar. Désormais, le trajet aller-retour n'est plus que de 10 km. Au total, 31 rotations sont effectuées entre le 16 et le 30 septembre.

Dans un entretien accordé au journal *Le Matin*, publié dans l'édition du 24 octobre 1926, Assan Dina précise :

En raison du peu de temps qui nous restait cette année avant la mauvaise saison, nous avons organisé un ravitaillement de fortune. Grâce à un coffre spécial, situé sous la carlingue de l'avion, nous avons, à chaque vol, transporté deux parachutes, lestés chacun d'une charge de 38 à 45 kilos. Ces charges étaient jetées de l'avion, à un endroit précis de la montagne, où une caravane stationnée à l'observatoire venait les rechercher. On a même pu ravitailler l'observatoire en pain frais. Je suis actuellement à Paris pour faire construire et installer un avion spécial, forme limousine, muni de skis, de manière à atterrir sur le Mont-Blanc et y transporter plusieurs personnes et, en particulier, les savants qui, jusqu'ici, venaient en alpinistes à l'observatoire Vallot.

Un jour, à l'occasion d'un vol entre Cointrin et Chamonix, Joseph Thoret est victime d'une avarie de moteur et doit chercher un endroit où se

poser. C'est ainsi qu'il atterrit en bordure de l'Arve, à Marlioz, lieu-dit de la commune de Passy. Il est frappé par la commodité du site et le signale à Assan Dina. Celui-ci, en effet, est à la recherche d'un terrain pour implanter l'Aviation du Mont-Blanc, compagnie qui, outre la dépose des savants à l'observatoire Vallot, proposera aux touristes la découverte aérienne du massif du Mont-Blanc. Ainsi naît l'aérodrome du Fayet. Assan est passionné d'aéronautique. Il vient d'acheter, d'un seul coup, un avion et deux hydravions, car il entend bien développer également le tourisme aérien sur le Léman et sur le lac d'Annecy. Si l'autochenille Citroën K1 est très utile pour gravir les pentes du Salève, il envisage aussi d'utiliser l'avion pour ses déplacements personnels. C'est à L'Abergement qu'il trouve le terrain convenable en vue d'établir l'aérodrome privé du château des Avenièrès. Il en demande l'autorisation au préfet de la Haute-Savoie, mais sa mort, en 1928, arrêtera tous ces projets.

Le dernier voyage d'Assan Dina

Mary étant revenue de son long séjour à l'hôpital, la maîtresse d'Assan ayant été renvoyée, les Dina décident, en 1928, d'entreprendre un grand voyage. Peut-être le voyage de la dernière chance pour essayer de sauver leur couple. Assan désire se rendre à Ceylan pour se recueillir sur la tombe de sa mère, Mariquitta de Germonville, à qui il veut ériger un mausolée.

Pour le retour, Mary et Assan empruntent l'Orsova, un paquebot de la compagnie Orient Line qui assure la liaison entre l'Angleterre et l'Australie. Ils embarquent à Colombo à destination de Toulon. L'Orsova fait partie d'une série de 5 navires de 12 000 tonnes chacun, lancés en 1909 par l'Orient Line, et qui ont tous la particularité d'avoir un nom commençant par la lettre O : Otway, Osterley, Orsova, Otranto et Orvieto. L'Orsova sera désarmé en 1936, à Bo'ness en Écosse. Lorsque les Dina montent à son bord, il provient de Brisbane, Sydney, Melbourne, Adelaide et Fremantle. Au-delà de Colombo il doit poursuivre sa route par Suez, Port-Saïd, et Naples avant d'arriver à Toulon où les Dina débarqueront. Ensuite, il fera encore une escale à Gibraltar avant de regagner l'Angleterre.

Sur la mer Rouge, alors que l'Orsova est entré dans le golfe de Suez, Assan est pris de malaises et meurt dans la nuit du 24 juin 1928. Il était âgé de 57 ans. Mary informe aussitôt leurs amis Boccard à Bourguignons. Lucien reçoit d'elle ce télégramme : « Dina malade, Dina décédé ». Depuis 1926, Assan connaissait un état de grande fatigue mais il négligeait de se soigner. Il est vraisemblable que sa mort soit due à la pathologie dont il souffrait depuis deux ans. Le corps est débarqué à Suez où Mary le fait enterrer au cimetière protestant de la communauté anglaise de la ville. Mais Mme Dina aura une bien mauvaise surprise en prenant connaissance du testament de son défunt mari, daté de 1918. Assan Dina a institué comme légataire universelle sa

maîtresse, celle que le général Ferrié appelle sans ménagement « la vieille grue » ou « la vieille gourgandine ».

Ce décès ne manque pas d'enflammer aussitôt les imaginations. Il en est qui pensent qu'Assan a été éliminé par Mary elle-même, jalouse des infidélités de son mari, et que des raisons d'argent pourraient aussi et surtout être à l'origine d'un tel crime. Certains vont jusqu'à répandre le bruit qu'elle a jeté son corps dans la mer Rouge. D'autres colportent que Dina a été empoisonné par sa maîtresse délaissée. D'autres encore disent que c'est une secte ésotérique qui aurait voulu sa mort, à moins qu'il ne faille l'attribuer à la franc-maçonnerie. D'autres enfin y voient l'action du comité scientifique de l'observatoire du Salève, ou tout du moins de Ritchey, acculé à rendre des comptes de ses supposées malversations. De plus, le bruit court que le million de la fondation Dina aurait été détourné pour un financement de parti politique. Aux élections cantonales de 1926, l'un des membres du comité scientifique de l'observatoire du Salève, le républicain socialiste indépendant Ernest Esclangon, n'a-t-il pas manifestement abusé de l'astronomie en faveur de sa propre candidature à Sisteron ? Pour corser le tout, des recherches menées en Angleterre, afin de retrouver le livre de bord de l'Orsova dans les archives de l'Orient Line, révéleront que la page correspondant à la date du décès d'Assan Dina n'est plus consultable, car elle a été arrachée...

L'année 1928 marque aussi la fin de l'empire commercial Shillito. L'entreprise, à la gestion de laquelle Mary ne semble pas avoir participé, passe sous le contrôle de la société Lazarus, de Columbus dans l'Ohio. Le nom de Shillito continuera à figurer dans la raison sociale jusqu'en 1986, date à laquelle il disparaîtra au profit du seul nom de Lazarus. À son tour, cette société sera rachetée par Macy's en 2003 et le nom de Lazarus disparaîtra lui aussi de la raison sociale en 2005. Ainsi donc Shillito est aujourd'hui une partie de Macy's dont les 800 magasins, qui emploient 167 000 salariés, font un chiffre d'affaires annuel de 25 milliards de dollars.

René Guénon et les éditions Vega

La mort d'Assan ne fait que renforcer l'attrait de Mary pour l'ésotérisme. Elle fréquente beaucoup, à Paris, la Librairie générale des Sciences occultes des frères Chacornac, éditeurs de la revue *Le Voile d'Isis*, publication dans laquelle Assan a fait paraître *Magisme et sorcellerie malgaches*. Cette maison d'édition est l'héritière d'une librairie fondée au XIX^e siècle par Lucien Chamuel. Après sa mort, son fils, l'ésotériste Joseph Chamuel, en fit la Librairie du Merveilleux, installée au 29 de la rue de Trévisse, dans le 9^e arrondissement. C'est en 1901 qu'elle fut achetée par Henri Chacornac. Les fils de celui-ci, Paul et Louis Chacornac, en héritèrent en 1907. Située désormais 11 quai Saint-Michel, dans le 5^e arrondissement, la librairie des frères Chacornac était dotée d'une bibliothèque ésotérique fréquentée par

Papus et où Fulcanelli venait donner des leçons d'alchimie. Julien Champagne y travailla un temps pour illustrer les livres qu'elle éditait. Elle devint la plus importante maison d'édition de l'occultisme parisien, la Librairie de l'Art indépendant ayant disparu au lendemain de la première guerre mondiale. Elle poursuivra son activité après le second conflit mondial sous l'enseigne Les Éditions traditionnelles. En 1958, Paul Chacornac vendra son affaire à André Villain et c'est André Braise qui en maintient aujourd'hui encore le flambeau allumé.

C'est à la librairie Chacornac que Mary Dina fait la connaissance de René Guénon qui, depuis 1925, publie des articles dans *Le Voile d'Isis*. René Guénon est né à Blois en 1886. Après avoir été introduit dans le monde de l'occultisme par Papus, il a été membre de l'Hermetic Brotherhood of Luxor, puis souverain grand maître de l'Ordre du Temple rénové, jusqu'à sa dissolution en 1911. Il est alors devenu évêque de l'Église gnostique, fondée en 1890, et directeur de sa revue intitulée *La Gnose*. Il a appartenu successivement à plusieurs loges maçonniques puis a été initié à l'ésotérisme islamique dans la tariqa shadhilite, confrérie soufie fondée en Égypte au XIII^e siècle. Il fréquente des intellectuels catholiques, comme Jacques Maritain, à qui il voudrait démontrer les imperfections inhérentes à la scolastique et au thomisme, cherchant à leur faire admettre la possibilité de l'existence d'un ésotérisme chrétien. Il est l'auteur d'une réfutation de la Société théosophique d'Helena Blavatsky, qu'il qualifie de pseudo-religion. René Guénon prétend, comme Assan Dina, que les doctrines métaphysiques de l'Orient sont universelles, et il veut, par ses écrits, les mettre à la portée de l'Occident.

En 1928, l'année de la mort d'Assan, René perd sa femme, Berthe Loury qu'il avait épousée en 1912. Il est donc seul quand Paul Chacornac lui demande de devenir le directeur de la revue *Le Voile d'Isis* à laquelle il donne un grand rayonnement. C'est alors que Mary Dina lui propose la fondation d'une maison d'édition à laquelle elle apportera son concours financier. Elle crée ainsi les éditions *Vega*, du nom de l'étoile la plus brillante de la constellation de la Lyre, associée par les astrologues à une pierre précieuse, la chrysolithe, et à une plante, la sarriette d'hiver. Et elle engage René Guénon comme directeur de la collection *L'Anneau d'Or*. Tous deux se proposent d'aller en Égypte collecter des textes ésotériques musulmans dont René Guénon fera la traduction. C'est en mars 1930 que Mary et René s'embarquent pour l'Égypte.

Très vraisemblablement, Mary entreprend ce voyage pour se rendre à Suez sur la tombe d'Assan. Et c'est sans doute à ce moment-là, car en 1928 elle n'a guère dû en avoir le loisir, qu'elle commande pour son défunt mari un petit mausolée à coupole, réalisé en porphyre dans le style du pays. Sur le montant gauche de la porte elle fait graver cette inscription en français :

Ici repose Assan Dina qui mourut dans le golfe de Suez au retour d'un pèlerinage de tendresse filiale à la tombe de sa mère morte il y a 54 ans sur l'île de Ceylan. Son

cœur profond se souvint après tant d'années et ce fut son dernier voyage. Île Maurice
12 Avril 1871, Suez 24 Juin 1928.

Le 31 décembre 1953, le Comité central de la communauté britannique de Suez écrira au maire de Cruseilles pour lui demander l'adresse d'éventuels parents de « feu Madame Assan Dina », car « le monument sur la tombe de feu Monsieur Assan Dina se trouve en si mauvaise condition qu'il pourrait tomber, ainsi c'est très urgent de faire une réparation ». Le 18 février 1954, le maire répondra que Mary est « décédée en Suisse sans laisser de parents connus ». Il ignorait que vivait encore sa cousine germaine, Beatrice Shillito, fille de son oncle Stewart. Elle était née en 1884 et ne mourra qu'en 1964. Lors de la guerre des Six Jours, en 1967, la ville de Suez sera totalement détruite par l'armée israélienne et les chars ravageront le cimetière anglais. Comme par miracle, seul le tombeau d'Assan Dina sera épargné.

L'association avec René Guénon tourne court et, après trois mois passés en Égypte, Mary est de retour aux Avenières. Quant à René Guénon, devenu cheikh Abdel Wahid Yahia, il s'établit au Caire où il épouse une musulmane en 1934. Portant le costume local, ne s'exprimant plus qu'en arabe, évitant les Occidentaux, il est naturalisé égyptien en 1949 et meurt au Caire en 1951.

Ernest Britt, l'échec

À peine rentrée d'Égypte, Mary pense pouvoir redémarrer une nouvelle vie. La chance semble lui sourire. En cette année 1930, la République française reconnaissante l'élève au rang de chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur. Déjà, l'année précédente, l'Académie florimontane, lors de son assemblée générale du 16 janvier, avait élu membre d'honneur cette femme « dont la générosité éclairée ne cesse de prodiguer ses bienfaits autour d'elle ». Et puis surtout elle a rencontré le pianiste Ernest Britt, chez Chacornac encore.

De nationalité suisse, Ernest Britt a fait ses études musicales en Belgique, au conservatoire d'Anvers. Il a épousé une chanteuse lyrique qui lui a donné plusieurs enfants, dont une fille, Gaëtane, devenue harpiste. Avec elles il se produit parfois à Paris, à la salle Pleyel ou à la salle Erard. Il est franc-maçon et membre du groupe Paléosophique comme le kabbaliste Francis Warrain et le pharmacien Rouhier, spécialiste des plantes divinatoires. Il est aussi le théoricien de l'ésotérisme musical. Il publie *La Synthèse de la musique* dans la revue *La Lumière maçonnique* et un ouvrage intitulé *Gamme sidérale et gamme musicale*. De nouveau Mary croit à l'amour mystique entre deux esprits unis par la même passion pour l'ésotérisme. Ernest Britt est veuf. Mary l'épouse à Paris, dès cette même année 1930. Elle a 52 ans, lui en a 70. Aussitôt, elle fait publier par sa maison Vega une luxueuse édition de *La Lyre d'Apollon*, l'ouvrage dans lequel Ernest Britt développe sa pensée, et révèle l'existence de

deux planètes transplutoniennes... qui n'existent que dans son imagination ! Le livre est préfacé par Francis Warrain.

Naturellement, Ernest Britt s'installe avec Mary aux Avenièrès. Au cours de l'été 1931, tous les deux inaugurent la route du Salève. Initialement justifiée par la nécessité de pouvoir accéder à l'observatoire projeté par Assan Dina, cette route, longue d'une quinzaine de kilomètres, traverse toute la montagne en reliant L'Abergement à la Croisette. Elle a été intégralement financée par la châtelaine des Avenièrès. Dans l'éventualité d'une attaque de la France par l'Allemagne à travers la Suisse, Assan Dina avait même fait prévoir des emplacements susceptibles d'être équipés de pièces d'artillerie. Aussi les travaux ont-ils été réalisés avec une participation de l'armée. Ce sont des soldats du Génie de Grenoble qui ont été affectés aux importants travaux de terrassement, facilités par la mise en place d'un chemin de fer Decauville dont l'étroite voie ferrée était déplacée de 100 m en 100 m, au fur et à mesure de la progression du chantier.

Tandis que Mary, portant un imposant renard autour du cou et coiffée d'une grande capeline blanche, coupe le ruban, Ernest se tient très dignement à ses côtés, le chapeau melon à la main. Les paysans qui assistent à la scène ont gardé leur casquette. Mais, parmi les officiels tous les hommes tiennent respectueusement leur chapeau à la main. Il y a là le sénateur et ancien ministre Fernand David avec son épouse, l'ancien député Paul Taponnier, le conseiller général Marius Bonier et le maire de Cruseilles Joseph Pinget, notaire de son état et fils du notaire Jean Pinget qui était maire au moment où Mary Shillito a acheté les Avenièrès.

Le krach qui a secoué la bourse de New-York en octobre 1929 a généré une crise financière sans précédent. Au cours des années 1930, 1931 et 1932, la chute de la Bourse est encore supérieure à celle de 1929. La fortune de Mary Wallace Shillito subit des pertes considérables, tandis qu'Ernest Britt, qui a pris goût à mener la grande vie, s'emploie à dilapider ce qui a surnagé au naufrage de Wall Street. En 1935, Mary comprend que son second mari n'est qu'un profiteur et elle prend la décision de divorcer. En 1933, ne pouvant plus assumer le fonctionnement de l'observatoire Vallot, elle l'a légué à l'État avec toutes ses installations. La situation de ses finances est désormais telle qu'elle décide aussi de vendre le château.

La fin d'une époque

C'est le 20 janvier 1936 que M^e Victor Guillermin, ancien notaire à Chambéry, achète le domaine des Avenièrès. Dès le mois de décembre, il met en vente aux enchères publiques le mobilier et les œuvres d'art du château. La vente se déroule les 19 et 20 décembre 1936. Elle est confiée au notaire de Cruseilles, M^e Joseph Pinget, et à un commissaire-priseur de Lyon, M^e Maurice Bussillet. Un catalogue illustré propose ce mobilier ancien pour un montant

de 610 000 francs, somme énorme qui sera très largement dépassée par les enchères. Les deux tapisseries de la salle à manger atteindront 195 000 francs à elles seules. Le retable de la chapelle sera emporté à 77 000 francs.

Une fois le château vidé de tout son mobilier, le domaine est acheté par une société civile immobilière constituée par le comte François-Maurice de Roussy de Sales, M^e Joseph Pinget et le banquier annécien Léon Laydernier.

Quant à Mary Wallace Shillito elle fait l'acquisition d'un îlot du Léman, l'île de Salagnon à Clarens, entre La Tour-de-Peilz et Montreux. C'est une île artificielle créée en 1880 avec des pierres de Meillerie à partir d'un écueil qu'on appelait la roche aux mouettes. En 1900, elle est devenue propriété du peintre Théobald Chatran. Il y a fait construire une élégante villa florentine, dotée d'un petit port. Artiste à succès, il était fort riche. Avec son épouse il organisait à Salagnon des fêtes grandioses au cours desquelles étaient tirés de magnifiques feux d'artifices. Le ministre, puis président de la République Alexandre Millerand, le ministre Louis Barthou et le magnat de l'acier et collectionneur américain Henry Clay Frick, l'un des hommes les plus riches du monde, en étaient les hôtes habituels. Après la mort du peintre millionnaire, l'île passa successivement à un comte russe, puis à un commerçant de Zurich, avant d'être acquise par Mary Wallace Shillito. Seule une barque permettait d'y accéder et il fallait sonner une cloche pour appeler le passeur chargé du trajet.

Avec l'argent de la vente des Avenières, Mary entreprend d'importants travaux de rénovation dans cette charmante maison lacustre. Ils dureront jusqu'à l'automne 1938. Où séjourne-t-elle pendant ce temps-là ? Vraisemblablement à Paris. Peut-être se rend-elle aux États-Unis, chez sa cousine Beatrice Shillito. C'est durant cette période, le 9 décembre 1937, que son divorce est prononcé par le tribunal de Genève. Ernest Britt se retire aux États-Unis. Il reviendra toutefois mourir à Genève en 1950. Les travaux de Salagnon s'achèvent et Mary doit venir habiter pour la première fois dans sa nouvelle demeure le 21 septembre 1938. Ce jour-là, en descendant de l'avion à l'aéroport de Cointrin, elle s'écroule, victime d'une crise cardiaque. Elle est hospitalisée dans une clinique de Genève, avenue de Beau-Séjour à Champel, et y décède le lendemain, 22 septembre 1938, à 11 heures. C'est sa cousine Beatrice Shillito qui se charge de la faire inhumer provisoirement à Genève, en attendant de pouvoir ramener son corps à Cincinnati en 1939. Sous le gazon du cimetière de Spring Grove, Mary rejoindra tous les défunts de la famille au pied du monument qui marque le tombeau des Shillito : un simple pilier surmonté d'une allégorie de la Foi sous les traits d'une femme pressant une croix contre sa poitrine, les yeux tournés vers le ciel.

La maison d'édition Vega est reprise par le Dr Alexandre Rouhier, le pharmacien spécialiste des plantes divinatoires, et poursuivra sa mission d'éditer la littérature ésotérique en publiant notamment les livres de Francis Warrain comme ses *Commentaires sur l'œuvre psychobiologique de Charles Henry*, *L'œuvre philosophique de Hoené Wronski*, ou *La Théodicée de la Kabbale*. Cette maison d'édition assure, aujourd'hui encore, le rôle que lui avait assigné Mary

Wallace Shillito : elle propose en effet à son catalogue des titres tels que *Le Tarot de la forêt enchantée*, *L'Oracle de la Kabbale*, *Communiquer avec les animaux totems*, *Les trois piliers de la Franc-Maçonnerie*, *L'Invention de la Franc-Maçonnerie* ou encore *La Rose maçonnique*.

Des Ursulines polonaises aux Avenièrès

Aux Avenièrès, la société civile immobilière que préside le comte de Roussy de Sales met le domaine à la disposition de religieuses polonaises, les Ursulines du Cœur de Jésus agonisant, congrégation fondée en 1923 par sainte Ursule Ledochowska. Ces religieuses sont arrivées en France en 1930 pour accompagner matériellement, culturellement et spirituellement de jeunes Polonaises venues chercher du travail dans l'industrie textile.

Mais sainte Ursule Ledochowska, qui mourra en 1939, s'est aussi intéressée au Comité central de secours pour les victimes de guerre en Pologne, organisé à Vevey dès 1914. Les deux fondateurs de cette œuvre étaient le compositeur Ignacy Paderewski, propriétaire de la villa de Riond-Bosson à Morges, et l'écrivain Henryk Sienkiewicz, prix Nobel de littérature en 1905 pour son célèbre roman *Quo vadis ?* et qui mourra en 1916 à Vevey où il s'était réfugié dès le début du conflit. C'est dans le cadre de ce Comité de secours pour les victimes de guerre que les Ursulines polonaises s'installent aux Avenièrès en 1937. Pour que les mosaïques de la chapelle n'effarouchent pas les religieuses, le géomètre Claudius Pellarin, père du futur président du conseil général et sénateur Bernard Pellarin, s'empresse de les faire disparaître en les cachant derrière des boiseries.

À cette date, Sienkiewicz est déjà décédé, Paderewski dirige depuis Morges un mouvement démocratique d'opposition au régime autoritaire que le maréchal Pilsudski a instauré en Pologne et les victimes de la guerre n'ont plus besoin de la même assistance qu'au lendemain immédiat du conflit. Aussi, en 1939, à l'instigation d'une pieuse demoiselle de Réaumont, Isabelle Verny, auteur d'un livre sur les saints de France, les Ursulines décident d'aménager aux Avenièrès une maison de vacances appelée Notre-Dame-du-Salève. Dans le cadre des congés payés qui viennent d'être instaurés, ce « centre de repos et d'altitude pour familles nombreuses » propose des vacances en famille accessibles à tous. « Là, plus de ces divisions qui séparent la mère de l'enfant, l'époux de l'épouse : le foyer humain n'est plus disloqué » car il s'agit d'une « colonie de vacances familiales ». L'établissement propose un contrôle médical mais n'accepte pas de malades, « seulement des fatigués, les surmenés que la vie moderne mettrait hors de combat sans cette halte à 1 000 mètres, sur un sommet toujours balayé par le souffle des altitudes ». Le prix de la pension variera de 15 à 30 francs par jour. « Des auditions musicales, des cours artistiques : poterie, broderie orientale, occuperont les jours de pluie... s'il y en a ! ».

Malheureusement, 1939 est aussi l'année du début de la Seconde Guerre mondiale et la maison de vacances Notre-Dame-du-Salève, à peine a-t-elle ouvert ses portes, se voit contrainte de les refermer. Le conflit dure et en 1942 les Ursulines du Cœur de Jésus agonisant quittent les Avenièrès pour se retirer dans l'Isère. Elles sont aujourd'hui présentes à Grenoble, Virieu-sur-Bourbre, Modane, Lyon et Taizé où elles aident la communauté des frères à accueillir les innombrables jeunes qui fréquentent ce haut lieu de spiritualité.

Le Secours suisse aux enfants de la guerre

Le château est alors occupé brièvement par quelques soldats chargés de scruter le ciel pour repérer le passage éventuel d'avions allemands.

Le 2 mai 1942, François de Menthon, résistant de la première heure, est molesté devant la mairie d'Annecy et plongé dans la fontaine par les séides du régime de Vichy. C'est aux Avenièrès qu'il trouve momentanément refuge. Il y est conduit en pleine nuit par le « baron de Villochon », surnom de Camille Excoffier, ferrailleur à Villy-le-Bouveret, et par le maire de Cruseilles, M^e Pinget, qui l'accueille au nom de la société civile immobilière propriétaire du domaine.

Mais le rôle principal du château pendant toute la durée du conflit et au-delà sera d'accueillir, toujours grâce à la bonne volonté de la société civile immobilière, le Cartel suisse de secours aux enfants de la guerre. Créé au début de 1940, cet organisme regroupait 17 œuvres d'entraide. Il envoya en France une quarantaine de jeunes bénévoles suisses dans les camps de regroupement, comme le sinistre camp de Rivesaltes, pour y encadrer des réfugiés espagnols, des juifs, des roms, des prisonniers politiques. Il ouvrit des centres de distribution de vivres et de vêtements dans plusieurs villes françaises, des maternités à Brouilla et à Elne et des maisons d'enfants comme celle qui s'installe aux Avenièrès. D'autres fonctionnaient à Pringy, à Faverges et celle des *Feux-Follets*, à Saint-Cergues-les-Voirons, deviendra célèbre pour avoir organisé le passage en Suisse de nombreux enfants juifs. Ces actions étaient coordonnées par Maurice Dubois, chargé de la protection des juifs dans toute la zone libre. Mais dans leur travail, beaucoup de ces bénévoles dépassaient les limites de la légalité. Pour protéger les personnes menacées par le régime de Vichy et la Gestapo, ils n'appliquaient pas toujours à la lettre la neutralité helvétique.

En 1941, la Croix-Rouge suisse prit la direction du Cartel de secours aux enfants de la guerre. Aussitôt, elle entra en conflit avec les bénévoles qui ne respectaient pas les exigences de la neutralité. Ceux-ci furent suspendus et renvoyés en Suisse. Le secrétaire général Rodolfo Olgiati exigeait en effet de ses collaborateurs qu'ils fassent preuve d'une stricte réserve, moyennant quoi le centre des Avenièrès ne sera pas inquiété pendant toute la durée du conflit. Le Secours suisse utilisera le château jusqu'en 1948.

Les Oratoriens du collège de Juilly

En décembre 1948, dans l'étude de M^e Pinget à Cruseilles, est signé un nouveau bail de location. Il est établi entre la société civile immobilière des Avenièrès et le collège de Juilly, célèbre établissement scolaire de Seine-et-Marne dirigé par les Oratoriens. Le domaine est pris en location pour un loyer annuel de 100 000 francs. C'est le Père Robert Tardiveau, censeur et économiste du collège de Juilly, qui est l'artisan de la venue des Oratoriens aux Avenièrès. Il s'agit pour lui de proposer aux élèves des cours d'été sur les pentes du Salève. Avec sa grande barbe grisonnante, ses lunettes cerclées de fer et sa pipe, le Père Tardiveau est un fin lettré, un poète mais avant tout un homme d'action qui fut journaliste et redoutable polémiste. Au collège de Juilly il vient de réaliser des travaux considérables pour doter l'établissement d'équipements sportifs modernes avec piscine et court de tennis.

L'Oratoire a été fondé à Rome, en 1575, par saint Philippe Néri. Pierre de Bérulle, futur cardinal et brillante illustration de l'école de spiritualité française, l'a introduit à Paris en 1611. L'Oratoire de France était une compagnie de prêtres, sans obligation de vœux, appliqués à la pastorale, à l'étude et à l'enseignement. Très vite, les Oratoriens ouvrirent des collèges renommés, rivalisant avec ceux des Jésuites. Quant à Juilly, c'était une très ancienne abbaye de chanoines augustins où Blanche de Castille avait créé, en 1251, un orphelinat pour les enfants des chevaliers morts aux croisades. En 1638, ayant succédé aux Augustins dans cet antique monastère, les Oratoriens en firent un collège : l'Académie royale de Juilly, où furent mises en œuvre des méthodes pédagogiques d'avant-garde. L'Oratoire, anéanti par la Révolution, renaîtra en 1852 et les Oratoriens reprendront la direction du collège de Juilly en 1867.

En 1950, le Père Tardiveau meurt brutalement d'une crise cardiaque à Juilly. La simple maison d'études estivales qu'il avait prévue aux Avenièrès se transforme alors en un collège à la montagne permanent, pouvant accueillir une trentaine d'élèves âgés de 8 à 14 ans. Malgré la difficulté de trouver des professeurs acceptant de s'exiler sur les hauteurs de Cruseilles, le succès est au rendez-vous, ce qui incite le collège de Juilly à passer du statut de locataire à celui de propriétaire, rachetant progressivement la totalité du domaine. À partir de 1953, le directeur est un laïc, M. Paul Tournade. Il dirige l'établissement avec beaucoup de compétence, efficacement secondé par son épouse. Il a à ses côtés un Oratorien, le Père Joseph Levadoux. Le surveillant principal est M. L'Homme et le surveillant M. Valentin. L'ambiance est bon enfant, très différente de la rigidité de Juilly. Des chevaux sont à la disposition des élèves. L'été on se baigne dans le grand bassin, au milieu des buis taillés du jardin à la française. L'hiver, on dévale les pentes à 7 dans une grande toile cirée transformée en bobsleigh.

Parmi les élèves des Oratoriens de Juilly, à l'époque où ils ont possédé les Avenièrès, plusieurs sont devenus célèbres : le comédien Philippe Noiret, qui

chantera pour Pâques, à la basilique Saint-Pierre de Rome en tant que membre des Cigales, la chorale du collège. Il abandonnera ses études après trois échecs au baccalauréat. Son indiscipline et la nullité de ses résultats scolaires lui vaudront un jour cette remarque du Père Tardiveau : « Noiret, votre suffisance n'a d'égale que votre insuffisance ! » ; le comédien Claude Brasseur ; le photographe et journaliste Jean-Louis Swiners ; le réalisateur de films publicitaires Jean-Paul Goude ; le compositeur et chanteur Jean-Jacques Debout, mari de la chanteuse Chantal Goya ; le chanteur Michel Polnareff ; le peintre surréaliste Yves Bady ; mais aussi le redoutable criminel Jacques Mesrine. Quant à Michel Tournade, le fils du directeur des Avenières, il suivra un tout autre chemin. Entré chez les oblats de Saint-François-de-Sales, il deviendra directeur du collège Saint-Michel à Annecy, puis curé de la paroisse du Christ ressuscité regroupant les églises Sainte-Bernadette à Annecy et Saint-Laurent à Annecy-le-Vieux.

Le sculpteur Astrubal, de son véritable nom Bertrand Jacquet, fils du préfet de la Haute-Savoie, est scolarisé aux Avenières en 1967. Chaque fois qu'il pénètre dans la chapelle, il éprouve la sensation d'une présence derrière les boiseries qui recouvrent les murs. Il est intrigué par le Zodiaque de la mosaïque décorant les voûtes et finit par acquérir la conviction qu'elle se poursuit derrière les boiseries. Aussi demande-t-il à M. Tournade l'autorisation de regarder ce que cachent ces boiseries. Des travaux de réfection de l'installation électrique serviront de prétexte à satisfaire la curiosité du collégien. Le premier panneau enlevé révèle la lame du tarot représentant la Justice assise entre les deux colonnes Boaz et Jakin de la symbolique maçonnique, deux colonnes de bronze dressées par le roi Salomon à l'entrée du vestibule au temple de Jérusalem. Boaz et Jakin sont marquées chacune de la lettre qui l'identifie, le *B* et le *J*, qui sont aussi les initiales de Bertrand Jacquet, coïncidence troublante pour ce garçon qui vient de redécouvrir le décor ésotérique réalisé en 1917 par Assan Farid Dina. Mais les époux Tournade arrivent à l'âge de la retraite et à Juilly les immenses bâtiments du collège nécessitent de gros travaux de rénovation. Pour en assurer le financement, les Oratoriens décident de fermer les Avenières en 1971 et de vendre le domaine. Quant au prestigieux collège de Juilly, le XXI^e siècle lui sera fatal : il sera contraint de fermer en juillet 2012, suite à une faillite retentissante laissant 1 300 000 euros de dettes.

Du rêve de gosse de Georges Duvernay aux visions de Pascal Häusermann

Pour la somme de deux millions de francs, le domaine des Avenières est acheté en 1972 par Georges Duvernay, un homme d'affaires originaire de Cruseilles, créateur du premier Rotary Club de Saint-Julien. À l'âge de 60 ans, cet homme réalise un rêve de gosse. Il est le fils d'un marchand de vin et dans

sa jeunesse il lui arrivait de donner un coup de main au boulanger, allant parfois livrer le pain chez les Dina dont la vaste et luxueuse demeure le fascinait. Il s'imaginait qu'un jour il pourrait en devenir propriétaire. Le rêve s'étant réalisé, Georges Duvernay attend peut-être la retraite pour faire les rénovations qui s'imposent, car pour lors ses affaires l'accaparent et le retiennent souvent loin de Cruseilles. Mais il meurt en 1980 avant d'avoir pu entreprendre quoi que ce soit aux Avenièrès où les ronces envahissent le domaine et où les chenapans viennent casser les vitres à coups de pierres.

Il meurt comme Assan Dina, sur un bateau, au cours d'une croisière en Méditerranée. La similitude de ces deux morts ne manque pas d'accréditer l'idée qu'une malédiction pèse sur ce château abandonné que Mme Duvernay s'empresse de mettre en vente aussitôt. Différents acheteurs potentiels se manifestent, comme la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X de Mgr Lefebvre et les bouddhistes qui, bien plus tard, en septembre 2010, finiront par ouvrir au sommet du Salève, à l'Observatoire, le monastère Shedrub Choekhor Ling, inauguré par le Dalai Lama en août 2011.

Finalement, le domaine des Avenièrès est acheté par un couple d'architectes, le Suisse Pascal Häusermann, marié à la Thononaise Claude Costy. Né à Bienne en 1936, Pascal Häusermann est un visionnaire, un utopiste et un poète. Il s'oppose au conformisme de la conception générale de l'habitat en s'inscrivant dans un courant qui invente des formes inédites, la bulle notamment, pour une nouvelle façon d'habiter. Il se rattache à l'architecture organique de Jacques Couëlle et partage les mêmes conceptions que le Hongrois Antti Lovag et le Savoyard d'adoption Jean-Louis Chanéac. Les maisons-bulles qu'il bâtit à Orsay ou à Apremont sont célèbres, comme le motel de l'Eau vive, à Râon-l'Étape dans les Vosges, devenu un véritable musée d'architecture. En 1968, avec son épouse, il se construit une extraordinaire habitation à Minzier, en prenant appui sur les murs de l'ancien presbytère en ruine. En 1970, à Annecy, il est l'auteur des bulles démontables implantées à l'emplacement de l'hôtel Verdun pour présenter les projets d'aménagement de Bonlieu. Il conçoit ensuite la salle des fêtes de Douvaine, avec la complicité du maire, le docteur Miguet, homme d'une grande sensibilité artistique. Cette construction n'est que l'un des éléments de l'espace urbain à aménager. L'école maternelle, due à Claude Costy-Häusermann, en est un autre. Malheureusement, après ces deux réalisations, le projet de Douvaine est arrêté, ayant suscité une virulente opposition et entraîné un changement de municipalité.

Devenu propriétaire des Avenièrès, Pascal Häusermann s'emploie, pendant cinq ans, à remettre en état le château pour lequel il fait réaliser l'immense lustre qui domine le grand escalier. Sur les deux portes encadrant la cheminée de la salle à manger, il fait sculpter une tête de lion et une tête de taureau quelque peu surprenantes, car elles n'ont guère de rapport avec le plafond, les boiseries et la cheminée qui donnent à cette pièce une belle unité dans son style gothique flamboyant. Musicien, il envisage même de restituer

un orgue comme au temps des Dina. Dans cette perspective, en 1982, des contacts sont pris avec l'organiste Michel Chappuis, titulaire de l'orgue de Saint-Séverin à Paris et professeur au conservatoire de Besançon. En plus de la rénovation du château, dans l'esprit de l'architecte s'élabore un projet grandiose. Il envisage de consacrer 70 hectares des Avenièrès à l'aménagement d'un golf et à la construction d'un complexe immobilier de 72 000 m², susceptible d'abriter des fonctions universitaires imaginées en fonction de la proximité de Genève. Après trois années de réflexion, ce projet est soumis en 1986 au conseil municipal de Cruseilles qui s'y montre favorable, convaincu par le maire et président du conseil général, Bernard Pellarin. Mais la population réagit négativement à ce qui est considéré comme une agression contre le patrimoine naturel offert par le Salève. Le mouvement écologique et les chasseurs s'emparent de l'affaire, près d'une vingtaine d'associations se mobilisent, des manifestations rassemblent des milliers de personnes.

Pendant ce temps, Pascal Häusermann se débat dans des difficultés financières inextricables. Il essaie alors de médiatiser les Avenièrès dont il noircit la légende. Il publie un livre intitulé *Assan Dina ou le sphinx des Avenièrès*. Il affirme que le château est hanté, que les lustres tournent, que le fantôme de Dina se promène dans les couloirs dès la nuit tombée et que des pleurs de bébés s'échappent des chambres. On parle d'un crime rituel qui aurait été commis en ce lieu. Il convoque la télévision et fait voler des chouettes dans les pièces. N'ayant plus d'argent, il vend les statues du parc et, avec sa seconde compagne, une Indienne, il ouvre au château un restaurant indien animé de soirées folkloriques russes ! Un gourou hirsute est aussi venu des Indes. Il est en proie à d'impressionnantes crises qui le font jaillir nu de sa chambre, arborant une virilité d'une taille à ridiculiser tous les satyres ithyphalliques de la mythologie. Il faut alors l'intervention de deux personnes pour parvenir à le maîtriser.

Dans un tel contexte, l'issue se profile, inexorable : devoir se dessaisir des Avenièrès. Le rêve de l'architecte a tourné au cauchemar et il lui faut jeter l'éponge. Les banques créancières obtiennent la mise en vente du domaine aux enchères publiques en 1994, au moment où l'autorisation de construire est enfin accordée. Mais de nombreux recours administratifs sont déposés et de toute façon il est trop tard. Pascal Häusermann, désabusé, se retire en Inde. Il mourra à Madras le 1^{er} novembre 2011.

Le domaine des Avenièrès aujourd'hui : confort raffiné et gastronomie

La commune de Cruseilles est vivement intéressée mais elle n'a pas les moyens de suivre les enchères. C'est donc François Odin qui devient le nouveau propriétaire des Avenièrès. Cet industriel, originaire de la région lyonnaise, est lié à Cruseilles par son mariage avec une fille du pays, Marie-

Louise Montant. Aux côtés de Pierre Pasquier et de Léo Gantelet, il est l'un des fondateurs de SOPRA, entreprise créée en 1968 pour se consacrer aux services en informatique. C'est aujourd'hui l'une des plus importantes sociétés d'ingénierie en Europe. SOPRA, qui a son siège social à Annecy-le-Vieux, emploie plus de 14 000 personnes, et a réalisé en 2011 un chiffre d'affaires de plus d'un milliard d'euros.

L'acquisition des Avenièrès est faite par François Odin dans la perspective d'y implanter une activité économique qui valorise le potentiel écologique du domaine et qui fasse vivre le château. C'est ainsi que l'un de ses fils, Lionel, y développe Alti-Paysage, une entreprise spécialisée dans la création et l'entretien de parcs et de jardins qu'il a créée en 1986. Nicolas, quant à lui, est en quête d'une nouvelle structure pour l'activité d'hôtellerie et de restauration qu'il a menée jusque là en station. Il trouve dans le château un cadre idéal. Il y réalise un hôtel 4 étoiles disposant de 12 chambres au charme raffiné, et un restaurant gastronomique qui fait rapidement la conquête des gourmets. Un bâtiment annexe, ayant abrité les salles de classe au temps du collège, devient la Maison des Écureuils où 6 suites luxueuses ont trouvé place dans un décor résolument contemporain.

En 1996, ce site incomparable est choisi par le musicien britannique Phil Collins pour enregistrer un nouvel album et la même année le comédien Rufus y tourne plusieurs scènes du film *Crime à l'altimètre* de José Giovanni. D'autres films viendront chercher aux Avenièrès le cadre de certaines séquences : *Mon petit doigt m'a dit* de Pascal Thomas, en 2004, avec Catherine Frot et André Dussolier, et *Park* d'Arnaud des Pallières, en 2006, avec Jean-Marc Barr et Géraldine Chaplin. Expositions et concerts complètent occasionnellement l'activité culturelle de ce domaine enchanté.

Telle est l'histoire peu ordinaire de ce lieu magnifique. Une histoire souvent étrange, particulièrement riche en péripéties pour une durée aussi courte : un siècle seulement ! C'est sur cette histoire que s'ouvrent aux visiteurs les lourdes grilles du parc des Avenièrès dans lequel une aura de mystère environnera encore longtemps l'évocation de ces êtres rares que furent Mary Shillito, Assan Dina et Pascal Häusermann.

Sources et bibliographie :

Häusermann, Pascal. *Assan Dina, le sphinx des Avenières*. 1994.

Humbert, Georges. *Le château des Avenières (1907-2007) : cent ans d'histoire...* Archamps, 2008.

Regat Christian et Aubert, François. *Châteaux de Haute-Savoie*. Yens, 1994.

Roussy de Sales, Jean-François de. Châteaux de Savoie : historique et symbolisme du château des Avenières. *Revue savoisienne*, 1996, p. 213-228.

Recherches effectuées sur internet : généalogies des Poisson de Germonville, des Sobdar, des maharajas de Lahore, des Shillito, des Wallace, des Gaff, des Senard, des Bocard ; notices biographiques sur Mary Shillito, Violet Shillito, Assan Dina, Natalie Clifford Barney-l'Amazone, Pauline Tarn-Renée Vivien, Romaine Brooks, Mabel Dodge, Salomon, Théodore et Joeph Reinach, Julien Champagne, René Schwaller, Oscar-Venceslas de Lubicz Milosz, George Willis Ritchey, René Guénon, Ernest Britt, Maurice Farmann, Joseph Thoret, Georges Duvernay, Pascal Häusermann ; acte de mariage Dina-Shillito ; nécrologie de Pascal Häusermann ; avis mortuaires de la presse de Cincinnati ; tombes du cimetière de Spring Grove à Cincinnati ; expositions nationales suisses ; sociétés Gaff, Shillito, Lazarus, Macy's, SOPRA ; centrales hydroélectriques de Chosal et de Bar-sur-Seine ; minoterie Laurey-Poichet ; Helena Blavatsky et la Société théosophique ; hermétisme ; ésotérisme ; catalogues de la Librairie de l'Art indépendant, de la Librairie Chacornac et des éditions Vega ; activités des membres de l'Académie des Sciences ; histoire de l'astronomie française ; biographies des astronomes de l'époque ; observatoires du Salève, Vallot et du mont Wilson ; histoire du Pendjab ; histoire de l'île Maurice ; compagnie de navigation Orient Line ; Ursulines du Cœur de Jésus agonisant ; Notre-Dame du Salève ; Comité de secours pour les victimes de la guerre en Pologne ; Cartel suisse de secours aux enfants de la guerre ; collège de Juilly ; blogs des anciens élèves du collège des Avenières ; catalogue de la vente aux enchères du mobilier du château des Avenières en 1936 ; orgues du facteur Mutin ; autochenilles Citroën ; châteaux des Avenières, de Cussigny, de Moux, d'Osny, de Val-Seine ; île de Salagnon ; mosquée du camp des Lascards à Plaine-Verte ; route du Salève ; conseil municipal de Cruseilles ; histoire des rues de Paris (avenue Foch, avenue Émile-Zola, avenue Hoche, avenue de Friedland).

Entretiens avec plusieurs personnes de Cruseilles, avec Louise Pellet, petite-nièce de Jean Borgel, avec Irène Lenoir, petite-nièce de Marcelle Senard, avec Michel Costy, cousin de Claude Costy-Häusermann, avec François Odin, actuel propriétaire des Avenières, avec Jean-Bernard Lemoine ; courriel reçu de Claire Senard, nièce de Marcelle Senard.

Achévé d'imprimer
au quatrième trimestre 2012 sur
les presses de l'imprimerie Photoplan

Éditeur : Académie salésienne (association)
Conservatoire d'art et d'histoire
18 avenue de Trésun 74000 ANNECY
Directeur de la publication : Laurent Perrillat
Imprimerie : Photoplan, 9bis, rue de Malaz, 74600 Seynod
Parution : octobre 2012
Dépôt légal : à parution
Prix : 2 €
N° ISSN : en cours